

Vol. IV

Québec, Décembre 1922

No 8

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



Organe de la
Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

PRIX : 20 SOUS

CARTE D'AFFAIRE DES MEMBRES

DE LA

Société des Arts, Sciences et Lettres

LE-PH. MORIN L.-EUG. BARRY LÉON COTÉ
L. A. C. G. A. L. A. C. G. A. C. A.

MORIN, BARRY & COTE

COMPTABLES LICENCIES, SYNDICS
AUTORISES

COMPTABILITÉ, VÉRIFICATION, ARBITRAGE
LIQUIDATION, ORGANISATION DIRECTION
Représentants de: The Shaw Correspondence School Toronto.

116 COTE DE LA MONTAGNE

HENRI POULIOT

NOTAIRE

Courtier en immeubles et en placements
Administrateur de successions etc.
Organisation de compagnies.

Bureau: 70 de la Couronne ou 215 rue
St-Joseph, immeuble de Myrand & Pouliot
Limitée. Résidence: 73 rue Des Fossées.
Téléphones: Bureau 2840; Rés. 7037.

Tel. 2165

LABRECQUE, BELANGER & LABRECQUE

NOTAIRES

18 rue Buade, - - Québec.

Tel. 212

**Fitzpatrick, Dupré, Gagnon
& Taschereau**

AVOCATS

111 Côte de la Montagne, - Québec

Tel. 4208

Dechêne, Choquette & Caron

AVOCATS

88 rue St-Pierre, - Québec

Tel. 2030

Dr GAUDREAU

DENTISTE

98 rue St-Joseph, - Québec

Tel. 1358

**Belleau, Baillargeon, Belleau
& Boulanger**

AVOCATS

132 rue Saint-Pierre, - Québec

Tel. 6441

L.-P. TURGEON

MARCHAND DE PAPIER

46 rue Garneau, - Québec

Tel. 3857

C.-J. LOCKWELL

COURTIER EN IMMEUBLES
ASSURANCES

31 rue St-Pierre, - Québec

Tel. 1151

LANGLOIS & BEAULIEU

DENTISTES

7 rue St-Jean, - - Québec

-: Encourageons les nô

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTREE

Adresse : LE TERROIR, Enrg. — Case postale 366 — Québec

Abonnement payable d'avance : \$2.00 par année

Vol. III, No 8.

Québec

DECEMBRE 1922

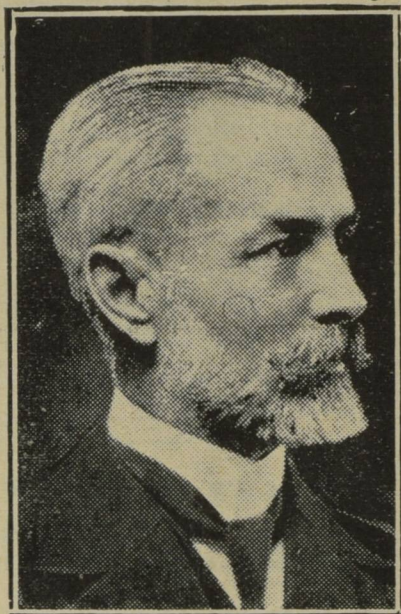
SOMMAIRE

	Pages		Pages
Fin d'année, D. Potvin	339	Emile Miller, par G. Malchelosse	370
Peintres et sculpteurs du terroir, par Hormisdas Magnan	342	Perte Nationale, H. Magnan	376
La pensée, poésie, W. A. Baker	355	Coin des Musiciens, par Raoul Dionne	378
La "boucherie", Damase Potvin	356	La Société des Arts, Sciences et Lettres, rapport général du Secré- taire-Archiviste	379
A l'orée de l'automne, Maurice Hébert	362		
L'invisible Pèlerin, Ernest Bilodeau	364		

NOUVEAUX OFFICIERS

A la séance générale annuelle de la Société des Arts, Sciences et Lettres, le 9 décembre dernier, les officiers suivants ont été élus:

Président, M. C.-J. Magnan, inspecteur général des écoles catholiques; 1er vice-président, le Dr P.-H. Bédard, échevin; 2e vice-président, M. Narcisse Savoie, secrétaire du département de l'Agriculture; secrétaire-archiviste, M. Damase Potvin, journaliste; ass. secrétaire-archiviste, M. Eug. Corriveau; secrétaire-correspondant, M. Geo. Morisset, secrétaire général de l'Exposition Provinciale; ass.-sec.-corresp., M. Joseph Dumais, professeur d'élocution; trésorier, M. G.-E. Marquis; secrétaire de la rédaction du TERROIR, M. Damase Potvin; directeurs: M.M. Geo. Bouchard, M. P., Ant. Langlais, H. Magnan, l'abbé I. Caron, R.-A. Benoît, Alex. Fraser, Avila Bédard, Raoul Dionne, Jos.-S. Blais, Geo. Duquet, Amédée Buteau, Jean Thomas.



M. C.-J. MAGNAN, de la Société Royale du Canada, inspecteur général des écoles catholiques de la province, élu, en décembre, président de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec, pour 1922-1923.



FIN D'ANNÉE

La Société des Arts, Sciences et Lettres, dont le *Terroir* est l'organe, vient de terminer sa cinquième année d'existence.

Pour une société de cette nature, cinq ans, c'est un âge déjà vénérable, et, sans trop se vanter, ses fondateurs ont droit de se féliciter.

Dans le rapport de l'année que nous publions en un autre endroit de notre revue, nous esquissons à grands traits le passé de notre société. L'on peut voir que tout n'a pas été toujours rose. L'horizon était souvent inquiétant; l'orage menaçait. Mais le soleil finissait toujours par percer et tout s'irradiait bientôt sous ses rayons réparateurs.

A la vérité, nous avions, en fondant notre société, de folles imaginations comme tous ceux qui n'ont pour actif que l'enthousiasme; nous combinions des œuvres qui devaient être immortelles.

Bien entendu, à peu près rien de cela n'est arrivé, ou plutôt c'est autre chose qui est venu, moins grand, plus réel, plus solide, mais enfin, suffisant pour ceux qui savent prendre bravement parti de la vie.

Nous nous sentons à présent dans des eaux plus calmes; aussi croyons-nous le vent assez bon pour donner un peu plus de voile. Et c'est avec toute la foi, la confiance que donne la poursuite d'une belle cause que nous doublons le cap de notre cinquième année.

Et voici, de nouveau, Noël :

“Quel mot lointain, séraphique et surnaturellement doux que celui de Noël,” s’est  cri , un jour de doux mysticisme, Henri Lavedan. “Noël. . . . on dirait le pseudonyme de Dieu quand il était petit.”

Noël ! c’est la fête par excellence de l’universelle famille chrétienne ; c’est la fête de tous les âges, mais tout particulièrement, celui de l’enfance ; c’est l’heureux jour des solennelles et sublimes cérémonies religieuses, des réunions familiales, des réjouissances, des cadeaux, des amitiés renouvelées, des reconciliations, des chants, des all gresses.

“Aimez-vous les uns les autres,” a clamé durant sa vie Celui qui, ce jour anniversaire de sa naissance, s’est abaissé vers notre triste humanité et, mystère insondable, a voulu naître au monde étonné comme le plus misérable des enfants des hommes.

Mystère grandiose ! . . . Réalité suave !

Que ce jour de Noël de 1922 soit pour nos lecteurs et nos lectrices un jour de bonheur, un jour de bénédictions, un jour de joies familiales, d’affection réciproque, de pardon et d’amour.

* * *

Puis, voici que nous détachons le dernier feuillet du calendrier de l’année. C’est le dernier jour d’un an qui s’envole de notre vie.

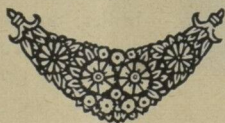
On a beau doucement “blaguer” le poème désuet où Henry Murger pleure sur le vieil almanach de l’année, l’on finit toujours par partager cette mélancolie du prince des Boh mes quand nous considérons que cette simple liasse de papier représente une année de notre vie, et chaque feuillet un jour de notre existence. Et ce ne sont pas seulement ces réflexions mélancoliques, encore que banales, que provoque la

contemplation du calendrier; ce dernier intéresse encore par les dates qu'il commémore, les souvenirs qu'il évoque, les anniversaires qu'il précise . . .

Mais trêve de philosophie larmoyante. Salut à l'année 1923 qui vient!

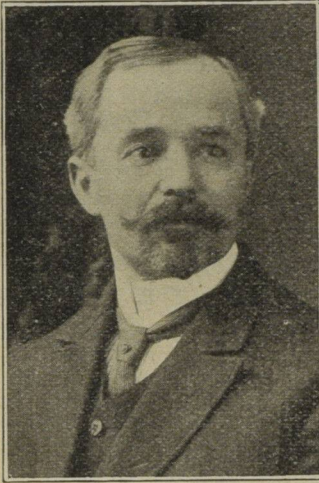
Et à vous, lecteurs et lectrices de notre humble revue: bonheur, joie et santé. C'est un souhait banal, direz-vous; c'est vrai, mais capital; et le capital, par le temps qui court, n'est pas à dédaigner, surtout pour *Le Terroir* qui voudrait bien voir ses nombreux abonnés profiter du Jour de l'An pour adresser, en guise d'étrennes à l'administration, les deux modestes billets de banque que coûte, chaque année, notre revue.

DAMASE POTVIN.



PEINTRES ET SCULPTEURS DU TERROIR

Conférence donnée par M. Hormidas Magnan à la clôture de l'exposition rétrospective des œuvres de feu Edmond LeMoine, organisée par la Société des Arts, Sciences et Lettres, le 26 novembre dernier.



M. H. MAGNAN

un coup-d'œil rapide sur les artistes disparus qui sera la réponse à cette question.

Dans l'étude qui va suivre, nous avons tâché de montrer l'effort intellectuel des générations qui nous ont précédés. Si leurs efforts et leurs œuvres peuvent sembler modestes, il ne faut pas perdre de vue que les artistes de la première période n'ont pas eu les avantages précieux de ceux d'aujourd'hui.

Il ne faut pas oublier que la clientèle des peintres, à cette époque, était très restreinte, puisque la peinture religieuse seulement faisait l'objet de leurs études. Il n'y a guère plus de 50 ans que les peintres et les sculpteurs ont vu leur champ d'action s'élargir.

Avant de parler des *peintres de chez nous*, des disparus, bien entendu, qu'il nous soit permis de nous demander si nous avons, en notre province, une école canadienne de peinture, ayant un caractère propre et des œuvres qui la rendent digne de ce nom.

Nos meilleurs critiques littéraires, comme M. l'abbé Camille Roy, ont prouvé surabondamment que nous avons une littérature canadienne qui nous fait honneur et dont on peut attendre un beau développement, surtout en ces temps d'encouragement-officiels, aussi généreux qu'opportuns.

On peut en dire autant d'une école canadienne de musique qui commence à briller, non seulement en notre pays mais au dehors, aux Etats-Unis et en Europe.

Et la peinture et la sculpture canadienne, que doit-on en penser ? Nous jugeons un arbre par ses fruits et c'est bien

ECOLE DES ARTS EN 1668

Tout d'abord, rappelons en quelques lignes les tentatives faites par l'autorité religieuse pour encourager le mouvement artistique avant la conquête. Dès 1668, dit Mgr Gosselin, dans son "Histoire de l'Instruction au Canada", Mgr de Laval fonda une école des arts et métiers à Saint-Joachim. Cette école rendit certainement service au développement de l'art religieux. On nous a conservé les noms des maîtres-sculpteurs qui dirigèrent cette école: Michel Fauchois, Samuel Genner, Mallet, Jacques Leblond, etc. Ce dernier, qui fut plus tard ordonné prêtre, était un excellent sculpteur; il forma des élèves remarquables. Les rétables des églises de Sainte-Anne-de-Beaupré, de Château-Richer et de l'Ange-Gardien, etc., témoignent de leur habileté.

A Saint-Joachim, on n'apprenait pas seulement à sculpter des rétables, des chapiteaux et des tabernacles, mais encore des chandeliers et des statues. Plusieurs de nos églises possèdent de ces statues en bois.

Mgr Gosselin nous parle aussi d'une école des beaux arts que les frères Charron ouvrirent à Montréal vers la même époque.

UNE MAITRISE D'ARTS EN 1800

Un peu après la conquête, il se forma près de Montréal une seconde école des beaux arts qui rendit des services précieux et dont on retrouve encore des traces intéressantes dans les vieilles églises de cette province. C'est l'école Quévillon, fondée vers 1800, à Saint-Vincent-de-Paul, près de Montréal.

Louis Quévillon, artiste-sculpteur, naquit en 1749, dans cette dernière paroisse où il fut inhumé le 9 mars 1823.

Monsieur Emile Vaillancourt, dans son intéressant volume: "Une maîtrise d'art au Canada," nous dit que Quévillon forma des sculpteurs de valeur et il signale les noms de Paul Rollin, Joseph Pépin, Jourdain dit Labrosse, et Saint-James, qui devinrent ses associés et ses collaborateurs.

Quévillon a le mérite d'avoir fait revivre au Canada la sculpture sur bois et l'art architectonique au commencement de la domination anglaise. Il dut à des amis éclairés l'idée de cultiver son talent. Ayant mis la main sur le traité de sculpture de Vignole, il en tira un immense profit pour lui-même et pour les élèves qu'il forma plus tard dans un atelier de sculpture qu'il ouvrit près Montréal et que l'on nomma la "Maîtrise des Ecorres."

D'aucuns s'étonneront de savoir que François-Thomas Baillargé, de Québec, dut à cet établissement de cultiver ses talents héréditaires, que Louis-Thomas Berlinguet reçut là sa formation artistique, qu'Amable Gauthier, de Saint-Barthélemy, y fut engagé comme apprenti à l'âge de 12 ans, etc. Nos riches archives nous permettent de dresser une liste d'une trentaine d'églises décorées en sculpture sur bois par la *maîtrise des Ecorres*,

La plupart de nos anciennes églises depuis Montréal jusqu'à Trois-Rivières devaient aux artistes formés à cette école leur superbe décoration. Malheureusement, la plus grande partie de ces temples, témoins de la foi de nos pères, et qui étaient considérés comme des trésors de l'art ancien, ont été anéantis par les flammes ou, ce qui est bien plus lamentable, volontairement livrés à la hache des démolisseurs, par des marguilliers et des syndics bien intentionnés, sans doute, mais tout de même vandales inconscients et peu soucieux de la belle archéologie.

L'histoire conservera à jamais la mémoire de Louis Quévillon, qui a continué l'œuvre artistique de Mgr de Laval, en 1668.

LA GRAVURE SUR BOIS

La gravure n'était pas ignorée au commencement du XIX^{ème} siècle. Le "Bulletin des Recherches historiques," nous signale un "Psautier de David," imprimé à Montréal en 1782, et qui contient de petites gravures sur bois, que l'on dit être les premières faites au Canada. Vers 1817, un nommé Ledroit gravait un portrait de J.-F. Perrault, qui n'est pas à dédaigner. L. Stevens, après avoir gravé un portrait de Craig, en a aussi gravé un du Duc de Kent, qui figure dans le "Mason's Annual," publié à Québec en 1818.

T. G. Preston, de Montréal, a gravé de la musique en 1821. J. Jones, de Québec, a signé quelques belles gravures en 1830, entre autres deux ex-libris pour Samuel Wright. Mais, l'artiste par excellence c'est Smilie, de Québec, qui a gravé de charmantes vues qui ornent le "Picture of Quebec," de 1829. Un autre graveur du nom de Leney, a fait de jolis paysages que l'on trouve dans le "Canadian Magazine."

Cet art, assez difficile, semble avoir été abandonné faute de clientèle, probablement. On le sait, la photogravure s'est emparée de l'illustration des livres, revues et journaux depuis plus d'un demi-siècle.

Seule la gravure à l'eau forte a conservé une certaine vogue. Le peintre Neilson, de Québec, réussit très bien dans ce genre.

De ce qui précède, on peut conclure que notre province, au début du XVIII^{ème} siècle, a eu ses écoles des beaux arts et que l'enseignement spécial était connu au Canada. Les artistes qu'elles formèrent, tout modestes qu'ils furent, rendirent des services précieux et l'histoire doit leur en garder reconnaissance. Disciples naturels des maîtres du moyen-âge, ces instructeurs adoptèrent, pour former leurs élèves, un règlement quasi monastique et ils ressuscitèrent au Canada ces admirables ateliers chrétiens que l'Europe avait vus naître dans les abbayes.

ANCIENS PEINTRES ET SCULPTEURS

Pour ce qui est de la peinture au début de la Nouvelle-France, l'histoire nous a conservé quelques noms de peintres de cette époque.

Le Père Leclercq, dans son "Histoire de l'établissement de la Foi au Canada," mentionne celui du Frère Luc LeFrançois; il nous dit que le Frère Luc enrichit de tableaux les églises suivantes: l'église des Récollets, l'église de la Haute-Ville, (la Basilique), les églises de Sainte-Anne-de-Beaupré, de Château-Richer, de l'Ange-Gardien, à la côte de Beaupré, celle de Sainte-Famille, dans l'île d'Orléans, l'hôpital et les Ursulines de Québec, etc.

Le précieux "Bulletin des Recherches historiques," nous signale quelques autres noms d'artistes qui appartiennent à cette lointaine époque; Rasle, Pierron et Laure, ainsi que Pierre Leber, qui s'était consacré au service des pauvres à Montréal. Ces peintres n'ont pas laissé de chefs-d'œuvre, mais leurs noms doivent tout de même être rappelés à la mémoire des jeunes artistes.

Et nous arrivons à l'époque qui suivit la conquête de la Nouvelle-France. Elle s'étend jusqu'à nous et on peut affirmer qu'elle a fourni un grand nombre d'artistes, peintres ou sculpteurs, qui font honneur à notre province. En voici le catalogue biographique. Est-il complet? Nous n'osons répondre, car il est bien difficile de tout savoir. Notons en passant qu'il ne s'agit ici que des disparus. Les vivants seront, plus tard, l'objet d'une étude du plus haut intérêt.

L'ABBÉ JEAN-ANTOINE AIDE-CRÉQUY, artiste-peintre

L'abbé Aide-Créquy est né à Québec le 6 avril 1749. Il fut ordonné prêtre le 24 octobre 1773. On dit qu'il fut le premier peintre canadien qui s'appliqua à la peinture et qui passa en Europe pour se perfectionner dans cet art si difficile.

La chapelle du Séminaire contenait plusieurs de ses tableaux avant l'incendie, entre autres une "Sainte-Famille."

L'église de l'Islet possède aussi un tableau de l'"Annonciation," qui se trouve au maître-autel.

WILLIAM VON MOLL BERCY, artiste-peintre

Berczy naquit en Saxe, en 1748. Il vint en Amérique en 1792, pour s'établir dans le canton de Masham où il voulait établir une colonie allemande. Déçu dans ses projets il retourna en Europe pour revenir quelques années plus tard s'établir à Montréal. Doué de grands talents il s'adonna à la peinture dans laquelle il réussit assez bien. Sa femme ouvrit une école de dessin à l'aquarelle qui eut le plus grand succès. Il reste de lui plusieurs tableaux d'église: "l'Assomption de la Vierge", dans l'église de Longueuil, "Saint Michel-Archange", précipitant l'ange rebelle dans l'enfer, dans l'église de Saint-Michel-de-Vaudreuil, "Saint Jean-Baptiste", dans l'église de Rouville. Un tableau de Saint Michel a brûlé dans l'église de Saint-Michel-de-Bellechasse. Il mourut à New-York en 1813.

J.-B.-A. AUDY, artiste-peintre.

Il y avait un peintre de ce nom qui vivait à Québec en 1825. L'église de Verchères possède deux grands tableaux du peintre Audy; ces tableaux, donnés par le Révérend Thomas Kember, ancien curé de cette paroisse, se trouvent de chaque côté du chœur. L'église de Saint-Antoine-de-Tilly possède un tableau de ce peintre.

GILBERT NEWTON, artiste-peintre

Gilbert Newton, a écrit M. Fairchild, un des bons écrivains anglais, était un artiste remarquable. Il naquit au pays en 1795. Il étudia d'abord en Italie, vers 1820, puis à l'Académie Royale d'Angleterre, pendant quelques années. De là, il vint résider au Canada, où il mourut en 1855. Il se livra à la miniature et orna des annuaires et autres publications élégantes. Ses figures de femmes ont une expression frappante d'innocence et de beauté.

LOUIS DULONPRÉ, artiste-peintre

Le peintre Dulonpré, mieux connu dans le district de Saint-Hyacinthe où il vécut assez longtemps, est né à Saint-Denis, près Paris, le 16 avril 1754. Il mourut à Saint-Hyacinthe au manoir seigneurial, le 26 avril 1843, à l'âge de 89 ans.

La "Minerve", de cette époque nous donne les renseignements suivants sur ce peintre.

Dès sa jeunesse, il s'était destiné à la marine. Ce fut pour suivre ce penchant qu'il se mit aux ordres du général Rochambeau et qu'il le suivit aux Etats-Unis où il fit le service jusqu'à la fin de la guerre qui assura l'indépendance de ce pays.

Avant de repasser en France, il voulut visiter le Canada. Il y vint en effet et ce ne fut pas sans surprise qu'il trouva dans notre province les mœurs, le langage et la religion de sa patrie. Il n'hésita pas à s'y fixer et peu d'années après il épousait une demoiselle Marguerite Campeau, laquelle mourut à Saint-Hyacinthe le 19 juillet 1840, à l'âge de 73 ans.

Comme il fallait vivre, il sut utiliser ses talents: Il enseigna d'abord la musique, puis se mit à peindre avec un certain succès. Il fut encouragé dans cette profession par un grand nombre de commandes. Son grand talent était de saisir la physionomie et les traits avec une précision remarquable et de les fixer sur la toile.

Dulonpré était très actif; il a fait un nombre incroyable de portraits tant à l'huile qu'au pastel. Plusieurs églises possèdent de ses tableaux et un très grand nombre de familles, des portraits. Signalons le séminaire de Saint-Hyacinthe, où l'on voit le portrait de M. Girouard, fondateur de cette institution

et ceux des abbés Louis-Antoine Dessauls et Deguise, ce dernier ancien curé de Varennes.

Outre une belle réputation d'artiste, Dulonpré a laissé la mémoire d'un gentilhomme à cause de ses belles manières et du soin de sa toilette.

Du mariage de Dulonpré et de Marguerite Campeau, naquirent deux filles qui se sont mariées aux Etats-Unis.

L'HONORABLE JOSEPH LÉGARÉ, artiste-peintre

Nous connaissons assez peu de choses de l'œuvre de l'honorable Joseph Légaré. Il naquit à Lorette au commencement de l'année 1796. Ses restes reposent dans la crypte de la cathédrale de Québec, où il fut inhumé le 3 juin 1855, à l'âge de 59 ans et dix mois.

Au mois de février 1855, il avait été nommé conseiller législatif.

Légaré était un amateur de tableaux en même temps qu'il était peintre. L'Université Laval possède sept tableaux dus au pinceau de cet artiste canadien.

Au cours d'un voyage en Europe, il recueillit à bon compte une riche collection de peintures qu'il a, plus tard, placée au Musée de l'Université Laval. Rappelons, en passant, que peu d'années auparavant, en 1823, l'abbé Desjardins, vicaire-général à Paris, avait envoyé à Québec une collection d'œuvres d'art qu'il avait achetée à très bas prix. Le Séminaire fit l'acquisition du plus grand nombre de ces tableaux et les autres furent vendus aux fabriques des paroisses des alentours de Québec.

On n'est pas surpris, après cela, de trouver dans le Musée de l'Université Laval un LeSueur, deux Parrocel, un Romanelli, quatre Salvator Rosa, un Vernet, un Van Dyck, un Simon Vovet, un Tintoret, un Poussin, un Puget, un Albane, un David, etc.

A l'égal de l'abbé Desjardins, Légaré est considéré comme un bienfaiteur des beaux arts au pays.

NAPOLÉON BOURASSA, artiste-peintre

Littérateur, conférencier, peintre, sculpteur, et surtout architecte, tels sont quelques-uns des talents de Napoléon Bourassa. Sa vie artistique, encore plus active par la pensée que par l'action, couvre aisément l'espace d'un demi-siècle.

Napoléon Bourassa naquit à l'Acadie, comté de Saint-Jean, le 12 octobre 1827. On sait que cette jolie localité fut fondée vers 1784 par un groupe d'Acadiens, venant de l'ancienne Acadie. Le roman de "Jacques et Marie," que M. Bourassa publia en 1865, rappelle quelques-uns des épisodes recueillis dans son enfance sur les lèvres des courageux persécutés au milieu desquels il vivait. Cette touchante idylle est remplie de poésie et d'émotions bien senties.

De 1840 à 1848, Napoléon Bourassa fit des études classiques au collège de Montréal, où il se distingua par la sagacité de son esprit et ses belles qualités de cœur. Après quelques tâtonnements, il décida de se consacrer aux beaux arts. Vers 1850, il entra à l'atelier de Théophile Hamel, le meilleur portraitiste de son temps, lequel n'a eu d'égal jusqu'à présent, croyons-nous, que son neveu, M. Eugène Hamel, qui fut l'un de ses meilleurs élèves.

Sous un tel maître, Bourassa fit de rapides progrès et sur la recommandation de M. Hamel, le père de Napoléon Bourassa consentit à envoyer son fils en Europe. Les villes d'Italie l'intéressèrent au plus haut point, mais Rome surtout l'absorba. Il y trouva son idéal dans l'art chrétien.

Napoléon Bourassa revint au Canada en 1856 et l'année suivante, Louis-Joseph Papineau, le grand patriote canadien, accordait sa fille au débutant d'une carrière encore incertaine.

Mais Bourassa sut faire son chemin; il brossa avec succès de nombreux portraits, devint professeur de dessin, et collaborateur à plusieurs revues; il fit partie de toutes les sociétés artistiques et littéraires de son temps et, enfin, devint architecte et décorateur de grande valeur.

Les chapelles de Nazareth, de Notre-Dame-de-Lourdes, lui doivent leurs belles décorations, de même que les églises de Saint-Patrice-de-la-Rivière-du-Loup, des Pères Dominicains de Saint-Hyacinthe, de Monte-Bello, de Sainte-Anne-de-Fall-River, etc.

Il a laissé plusieurs toiles de grande valeur. Outre "l'Apothéose de Christophe Colomb", qu'il avait rendue dans une grisaille de grande dimension, mentionnons les toiles suivantes: la "Mise au tombeau," la "Mort de Saint-Joseph," le "Petit mendiant," la "Méditation," la "Peinture mystique," "Bébé rêve," ou "La légende du berceau," et un médaillon-portrait de Louis-Joseph Papineau, etc.

Napoléon Bourassa est décédé à Lachenaie le 27 août 1916, à l'âge de 80 ans, laissant une réputation bien méritée d'artiste et d'écrivain distingué. Il a été inhumé à Monte-Bello, comté de Labelle, dans le tombeau de la famille, lequel il avait lui-même fait construire et qu'il avait décoré de sculptures.

Il était le père de M. Henri Bourassa, et de feu l'abbé Gustave Bourassa.

VITAL DUROCHER, artiste-peintre

Un peintre de ce nom a vécu à Saint-Eustache vers 1841. Il a mérité une réputation de peintre de figures très ressemblantes. Le "Bulletin des Recherches Historiques" rapporte qu'un ancien curé de Saint-Eustache, M. Jacques Paquin, 1821-1847, voulut avoir le portrait du Père Berey, récollet, qui avait été deuxième curé de cette paroisse. Or, il fut impossible de trouver aucun portrait du célèbre missionnaire encore moins de photographie, on le comprend, pour documenter le peintre. Celui-ci, qui était Vital Durocher, ne se mit pas en peine pour si peu. Il se mit à crayonner des figures de récollet, les soumettant aux plus vieux

de la paroisse, pour voir s'ils ne reconnaîtraient pas leur ancien curé, le Père Berey. Il en fit ainsi un grand nombre, corrigeant, ajoutant, retranchant ici et là, soit au nez, soit aux oreilles, au menton, etc. Enfin, après de longs tâtonnements, les paroissiens finirent par reconnaître leur ancien curé et l'un d'eux s'écria: "c'est lui en peinture." Et M de Bellefeuille, auteur de cette note sur Durocher, ajoute: "Qui oserait aujourd'hui contredire les anciens de Saint-Eustache?"

Le portrait du Père Berey orne aujourd'hui le presbytère de Saint-Eustache.

ANTOINE-SÉBASTIEN FALARDEAU, artiste-peintre.

Les jeunes ne connaissent pas ce peintre et les plus vieux ne le connaissent que par la belle notice biographique que lui a consacrée l'abbé Casgrain. Pourtant le Chevalier Falardeau est bien des nôtres et bien canadien. Malgré qu'il soit mort en Italie.

Le peintre Falardeau naquit vers 1835, dans la paroisse de Cap-Santé, dans le comté de Portneuf. Le père de Antoine-Sébastien Falardeau était fils de Joseph Falardeau, cultivateur de cette belle et florissante paroisse. L'ancêtre, venu au Canada en 1692, était originaire de la province de Saintonge. L'enfant, qui n'aimait guère la culture des champs, réussit à se soustraire aux travaux agricoles et à se rendre à Québec. C'est là qu'il fit connaissance avec M. Théophile Hamel, qui plus d'une fois eût occasion d'admirer ses croquis et de l'encourager.

Pendant l'année 1845, il reçut des leçons d'un peintre de portraits en miniature, M. Fassio, natif de l'île de Corse, Celui-ci, que des malheurs avaient ruiné était venu demeurer à Québec, où il passa quelques années.

En 1846, il réussit à mettre à exécution le projet qu'il caressait depuis longtemps: celui d'aller étudier la peinture en Europe. Mais il y a souvent loin de la coupe aux lèvres et notre jeune peintre eût grande peine à se rendre en Italie. Une traversée des plus désagréables, des ennuis nombreux en touchant le sol d'Italie, et des moyens plus que modestes pour vivre, lui firent songer plus d'une fois à la ferme paternelle. Il réalisa alors la difficulté d'accomplir les beaux rêves de gloire qu'il avait entrevus dans son enfance.

En arrivant à Florence, il alla frapper à la porte de l'Académie des Beaux Arts, dans laquelle il fût admis. Il travailla ferme, mais il lui fallut piocher longtemps avant de se faire connaître. Après quelques succès, il partit pour un tour d'Italie. On était en 1850. Il visita Milan, Bologne, Parme, Venise, Rome, Naples, etc. De passage à Parme, il eût l'avantage de prendre part à un concours de copies, auquel plusieurs peintres italiens avaient été invités. Le tableau qu'il copia en cette occasion, fût le "Saint-Gérôme," de Corrège. Son succès fût tel, que le jury lui décerna le premier prix. Ce triomphe lui valut une grande notoriété et assura sa carrière jusqu'alors assez précaire.

De ce moment, Falardeau, reçut de nombreuses commandes de copies et de portraits. Le Duc de Parme, voulut posséder la précieuse copie faite par Falardeau et alla faire visite à son atelier en compagnie de la Duchesse. Celle-ci offrit un prix que Falardeau refusa; puis il fut prié de faire son prix, ce qu'il refusa de même. Mais, voyant l'envie dont ces distingués visiteurs brûlaient pour son œuvre, il offrit galamment à la Duchesse le tableau qu'elle convoitait. Peu de temps après, le Duc lui remit de sa main une épinglette en diamants d'un très grand prix et ajouta à ce cadeau princier le brevet de l'Ordre de Saint-Louis.

La fortune lui souriait, enfin, et notre compatriote ne tarda pas à acquérir une aisance très enviable.

En 1861, il maria une noble dame de Florence, avec laquelle il vint plus tard au Canada. La visite qu'il fit à son pays natal fût un véritable triomphe. Louis Fréchette lui dédia, en cette occasion, une pièce de vers très enthousiaste.

Il retourna à Florence, son pays d'adoption, où il mourut en 1887.

Falardeau a laissé une œuvre considérable. Outre ses originaux, il a fait un grand nombre de copies précieuses. Il rendait au parfait les œuvres de toutes les écoles, au point qu'on ne peut distinguer souvent la copie de l'original, dont il imitait jusqu'à l'ancienneté. Sa résidence était un véritable musée. Il avait destiné une salle aux copies qu'il avait faites de chaque école. L'Université Laval possède quelques-uns de ses tableaux. Signalons de mémoire, la "Baie de Castelmare," d'après Salvator Rosa, superbe copie faite en 1855, à Florence, et un tableau religieux, "Jésus en Croix," au pied de laquelle on voit sa Mère, Saint-Jean et Sainte-Madeleine. C'est une excellente copie de Raphaël.

Falardeau a laissé une belle réputation de peintre qui honore son pays natal.

ANTOINE PLAMONDON, artiste-peintre

Antoine Plamondon, artiste-peintre, naquit à l'Ancienne-Lorette en 1804.

Ayant manifesté dans son jeune âge un réel talent pour la peinture, il eût la bonne fortune d'avoir pour protecteur M. le grand-vicaire Deschénaux, alors curé de sa paroisse natale, qui lui procura vers 1825 les moyens de pouvoir étudier sous Joseph Légaré, un des précurseurs de la pléiade d'artistes dont s'honore aujourd'hui la province de Québec.

Plamondon passa ensuite en Europe, où il étudia pendant quatre ans à Paris, sous l'habile direction de Guérin. Revenu au pays, il dût à la protection de M. le grand-vicaire Gérome Demers, d'être nommé professeur de dessin au Séminaire de Québec, où il enseigna pendant plusieurs années.

Il s'établit à la Pointe-aux-Trembles en 1855, où il fit l'acquisition d'une ferme qu'il cultiva avec soin, tout en se livrant à son art préféré, la peinture.

La nomenclature des œuvres de Plamondon est à la fois longue et intéressante. La chapelle du Séminaire et l'église Saint-Jean-Baptiste de Québec

possédaient une dizaine d'excellentes copies qui ont péri dans les incendies qui ont ravagé ces deux temples.

L'église de la Pointe-aux-Trembles, possède une dizaine des tableaux de Plamondon. Dans le presbytère, on remarque la galerie des anciens curés. Les églises d'Yamachiche, de Saint-Augustin et de Saint-Nicolas possèdent quelques-uns des bons tableaux du peintre Antoine Plamondon.

Quelques familles de Québec et de la Pointe-aux-Trembles où M. Plamondon vécut la plus grande partie de sa vie, sont heureuses de posséder un ou plusieurs tableaux de ce peintre.

L'Université Laval conserve aussi un certain nombre de tableaux de Plamondon. On remarque à l'Archevêché de Québec un portrait du Pape Grégoire XVI, ceux de Mgr Denault, et de Mgr Signay, dûs au pinceau de Plamondon.

Antoine Plamondon obtint de Lord Durham, gouverneur général du Canada, une médaille d'or pour sa peinture représentant Zacharie Vincent, le dernier des Hurons, mort à Québec en 1886.

Ce peintre du terroir vécut pendant de longues années avec sa mère et son frère Etienne, à la Pointe-aux-Trembles, où il mourut à l'âge avancé de 91 ans. Il fût inhumé dans l'église de sa paroisse natale en 1895.

THEOPHILE HAMEL, artiste-peintre

Nous lisons dans le "Courrier du Canada," de 1870, que M. Théophile Hamel était né le 8 novembre 1817, à Sainte-Foy, d'une famille où l'honneur et la probité sont des vertus traditionnelles.

Dès son jeune âge, M. Théophile Hamel montra de grandes dispositions pour le dessin, et en 1834, son père, qui pressentait chez son enfant un talent hors ligne, le confia à Monsieur Antoine Plamondon qui jouissait déjà d'une réputation d'artiste distingué.

On sait ce que devint Hamel: de simple dessinateur, le jeune homme devint peintre, presque sans transition et sa famille apprit un jour, tout étonnée, qu'il y avait chez lui de cette rare étoffe dont on fait les grands peintres.

En juin 1843, Théophile Hamel partait pour Rome avec l'intention de se perfectionner dans l'art de la peinture. Presqu'à son arrivée dans la capitale des Etats Pontificaux, il fut attaqué d'une forte fièvre, qui faillit l'emporter. Mais la Providence veillait sur le jeune peintre et il triompha de la maladie.

Pendant son noviciat d'artiste, il étudia, huit mois durant à l'Académie de Saint-Luc, puis, visita successivement, toujours dans l'intérêt de son art, Florence, Bologne et Venise.

De Venise, après douze mois d'études, consciencieuses, il se rendit à Paris où il fit copie de quelques-uns des principaux tableaux qui ornent le célèbre musée du Louvre.

Au mois d'août 1846, M. Théophile Hamel était de retour au pays où une belle réputation d'artiste l'avait précédé.

C'est vers cette époque qu'il épousa Dame Georgiana-Mathilde Faribault, fille unique de M. G.-E. Faribault, ancien greffier de l'Assemblée Législative, archéologue éminent et savant de distinction.

A son retour à Québec, il fût à tel point chargé de commandes que son pinceau, de plus en plus apprécié, ne sût où donner. A quelque temps de là, il fût appelé à Montréal, où il fit, entre autres toiles de mérite, le grand tableau de l'église de Notre-Dame-de-Bon-Secours. Ce tableau, que tout Montréal a pu admirer et qui est le chef-d'œuvre de notre peintre, représentent les sœurs de la Charité, donnant leurs soins à des malades atteints de cette terrible maladie épidémique que l'on nomme le typhus. On rapporte que ce tableau plût à Mgr de Montréal et que le public montréalais fût on ne peut plus satisfait.

Ce peintre compte parmi ses élèves les plus distingués M. Eugène Hamel, son neveu, qui a hérité des belles qualités de son premier professeur.

La réputation de M. Théophile Hamel ne tarda pas à franchir les limites de la province où il avait vu le jour. Successivement appelé à Hamilton, à Kingston à Toronto et même aux Etats-Unis, il laissa partout de brillantes traces de son passage.

Cette excursion artistique terminée, M. Théophile Hamel établit permanemment à Québec son atelier et il fût bientôt chargé d'une importante commande : les portraits des Présidents des Chambres du Canada. Ces portraits, qui formaient une large partie de notre galerie nationale, et qui étaient accrochés dans les corridors des édifices parlementaires, ont-ils été consumés dans l'incendie de 1918? nous en avons bien peur.

M. Ernest Mayrand, avait beaucoup d'admiration pour le peintre Théophile Hamel. Voici ce que nous lisons dans son livre: "Une fête de Noël sous Jacques-Cartier": "Un éminent peintre canadien-français, M. Théophile Hamel, de Québec, a copié sur l'original conservé à Saint-Malo, (France), le portrait de Jacques-Cartier. Les quelques privilégiés d'entre mes compatriotes qui ont eu le bonheur de faire la comparaison entre cette copie et le précieux original, sont unanimes à déclarer que le travail du peintre canadien est excellent et reproduit avec une saisissante vérité la figure du découvreur. La gravure s'est depuis emparée de l'œuvre de M. Hamel et l'a popularisée au moyen de vignettes sur billets de banque."

Les œuvres artistiques de M. Théophile Hamel sont très répandues dans le pays.

Au salon de Madame Veuve Théophile Hamel, on peut admirer une "Descente de Croix," de Rubens, dont l'original se trouve à Anvers, une "Descente de croix," de Daniel, dont l'original se trouve à la Trinité du Mont, à Rome; le "Martyr de Saint-Pierre-de-Véronne," du Titien, copie très précieuse, l'original

ayant été brûlé depuis dans un incendie; "L'Assomption de la Vierge," de Murillo; "Les filles de Jéthro au puits", "L'Education de la Vierge," "La Vierge à l'Oiseau," "Marie-Madeleine," "Une corbeille de fruits", etc.

A la chapelle des congréganistes de N.-D.-de-Québec, "Le vieillard Siméon tenant l'enfant Jésus dans ses bras;" à la Basilique, la "Sainte-Famille," de Vanloo, et plusieurs autres.

Il y avait encore un "Samson poursuivant les Philistins," que les connaisseurs estimaient être la meilleure peinture de M. Théophile Hamel. C'était en outre une superbe étude d'anatomie. Le fameux Charles de Salaberry, l'Hercule canadien, avait consenti à poser à l'atelier du célèbre peintre pour le modèle de Samson. Il eût été difficile de mieux choisir au point de vue de la beauté des formes et de la vérité du personnage historique. Malheureusement, ce tableau a péri dans un incendie.

Plusieurs des œuvres de M. Théophile Hamel ont été vendues aux Etats-Unis à des prix très flatteurs pour le talent de l'artiste.

Théophile Hamel est mort au mois de décembre 1870. Le "Courrier du Canada," lui consacra un éloge digne de l'œuvre qu'il avait accomplie.

L'Institut canadien, dont il faisait partie, publia une lettre très élogieuse à la mémoire du défunt. On y lit "qu'en la personne de M. Théophile Hamel, l'Institut perdait un de ses membres les plus anciens, les plus actifs et les plus dévoués, en même temps que le pays voyait disparaître un artiste dont le talent était aussi distingué, le goût aussi délicat que le caractère était sympathique."

M. Théophile Hamel était le type du chrétien sans peur et sans reproche. Doué d'un caractère doux, affable, il enlevait d'assaut les sympathies de tous ceux qui avaient la bonne fortune de l'approcher. Modeste à l'excès, il paraissait être seul à ignorer son talent et son mérite.

ANATOLE PARTHENAIS, artiste-peintre

Le "Bulletin des Recherches Historiques" fait mention d'un sculpteur canadien de grand talent, Anathole Parthenais, né en septembre 1839. Après avoir été trois fois couronné par l'Ecole impériale des Beaux-Arts à Paris, se sentant frappé d'un mal incurable, il revint au pays et s'éteignit à Joliette, le 27 décembre 1864. Nous n'avons pas pu retracer aucune de ses œuvres. Où était-il né, nous l'ignorons; peut-être à Joliette, où il mourut.

CORNELIUS KREIGHOFF, artiste-peintre

Qui n'a pas entendu parler des tableaux bien canadiens de Kreighoff? Ceux qui ont le rare bonheur de posséder un tableau de ce peintre, s'estiment heureux, et se font gloire de le montrer à leurs amis. Telle est la réputation qu'ont acquise les œuvres de cet artiste devenu canadien par son séjour prolongé à Québec.

Kreighoff est né, dit-on, en Hollande, d'autres disent en Allemagne, nous ne savons au juste, mais peu importe. Il vint en notre pays assez jeune, ayant déjà étudié la peinture. Il épousa à l'âge de 18 ans environ, une demoiselle Gauthier, de Longueuil, dont il eut une fille, et qui devint la femme du lieutenant Burnett, autrefois en garnison à Québec.

C'est peu de temps après le mariage de sa fille que Kreighoff vint résider à Québec. Il s'y plut et y passa une vingtaine d'années. Pendant son séjour à Québec il s'y fit beaucoup d'amis. Il jouissait d'une grande popularité. Il était ce qu'on nomme généralement un joyeux copain. Pendant son séjour à Québec, il fit un grand nombre de paysages admirablement bien brossés. Coloriste, plein d'humour, il a représenté une multitude de scènes de nos mœurs canadiennes à la campagne.

Les peintures de Kreighoff ont acquis une grande valeur après sa mort, tant il est vrai de dire qu'on n'est apprécié au vrai mérite qu'après son trépas. Il mourut à Donver, dans le Colorado, aux Etats-Unis, en 1880.

Parmi ses meilleures tableaux, signalons les suivants: "Le pont de glace," près Montmorency; "Un groupe d'indiens de Lorette," "Le charroyeur de glace," scène d'hiver admirablement bien rendue; "L'Habitant canadien," "Va au diable," "Pour l'amour du Bon Dieu," "Le lac Saint-Charles," "Le lac Beauport," "La pêche au flambeau," "A travers les glaces du Saint-Laurent," "Course en traîneau en face de la chute Montmorency," "La brassée de sucre," etc. Plusieurs de ses tableaux ont été chromographiés.

Les tableaux de Kreighoff ont un cachet particulier; ils se distinguent par une composition hardie et bien originale.

Kreighoff fut le protégé de feu M. Budden, ancien encanteur de Québec. Celui-ci n'a pas dû nuire à l'auréole qui brille aujourd'hui autour de la figure de son ami Kreighoff.

L'œuvre de ce peintre est considérable. Plusieurs familles de cette ville possèdent un ou deux Kreighoff. On trouve de ses tableaux à Montréal, à Ottawa, et aux Etats-Unis.

(à suivre)



La pensée

(Pour le **TERROIR**)

*Nature, ta lumière est loin des firmaments,
Ton soleil véritable est le roseau pensant;
Tes cieux si purs ne sont qu'un reflet des féeries
Qu'organise pour nous la caste des génies!*

*Pasteur, Newton, Pascal, pour qui tout était nuit
Hormis l'intérieur où s'allume sans bruit
La lumière d'un grand cœur, sublime, éternelle,
Dont la lueur tremblante est mille fois plus belle*

*Que les astres brillants de tous les univers.
Penseurs, nobles chercheurs, vous nous avez ouvert
Les mondes reculés de la nuit des mystères,
Vous, les derniers dieux, qui parmi nous séjournèrent!*

*Votre lumière n'est si rare en nos milieux
Que parce qu'elle est moins de l'homme que des cieux;
Vos miracles constants prouvent vos dons sublimes.
Des purs renoncements vous gravissiez les cîmes.*

*La terre se révèle à vous comme à son Dieu,
Comme répond la table au vouloir sérieux.
Rien n'est grand que la sainte et noble patience,
Elle est tout le génie, elle est la Providence.*

*Le sacrifice mène à la grâce, ô seigneur,
Car le renoncement est science et grandeur,
C'est l'astre conducteur des Mages de l'Idée
Dont l'âme s'aperçoit quand elle s'est quittée.*

Montréal, nov. 1922.

W.-A. BAKER.

Scènes canadiennes

La "boucherie"

PAR

Damase Potvin

La bordée de neige de la Sainte-Catherine ne s'était pas fait attendre plus que celle de la Toussaint qui, toutefois, aussitôt tombée avait fondu; elle était venue juste la veille de la fête, ce qui était le comble de la complaisance pour une bordée de la Sainte-Catherine. Aussitôt, le temps s'était mis au froid, durcissant cette neige, propre et blanche; comme la terre était gélée à point depuis la Toussaint, de beaux chemins d'hiver avaient succédé, sans la transition désagréable de la boue glacée, aux roulières poussiéreuses des chemins de terre. Aussi, le matin de la Sainte-Catherine, sur toutes les routes, les grelots sonores des attelages d'hiver carillonnaient-ils joyeusement derang en rang, comme à travers les rues du village. Dès la pointe de l'aube, les petits garçons avaient sorti traîneaux et tobaggans, "bob sleighs" et "glisettes" faites de "dwells" de barriques, et s'étaient mis à glisser dans les côtes des routes et au long des pentes des terres. A demi couchés sur les traîneaux qu'ils gouvernaient d'un pied ferme et expert, comme des flèches, ils descendaient pentes et côtes, remplissant le village de leurs clameurs, véritable volier de pies jacassant dans un sorbier. La neige était rude à cause du froid et, ainsi que tout un triangle de barnaches, elle criait sous les lisses des traîneaux qui bondissaient avec un bruit sourd sur les renflements de terre durcie que n'avait pas encore suffisamment recouvert la couche de duvet blanc venu du ciel. De hardis petits glisseurs, qui descendaient la Côte du Quai, arrêtaient leur traîneau tout au bord de ce dernier, et des femmes qui, des

fenêtres des maisons, les voyaient s'engouffrer vers le lac avec cette rapidité de flèche, sortaient précipitamment, poussant des cris d'effroi. Le temps était bas et l'air comme feutré. La baie, immobile et terne, semblait un étang mort. La Pointe-au-Vin et la Pointe-de-la-Mission s'étaient comme rapprochées, retrécissant l'horizon blanc, emprisonnant dans un cercle étroit le village dont les bruits résonnaient sourdement. Sur le seuil de bois des portes, les hommes, qui venaient de vaquer au train du matin aux étables, battaient vigoureusement leurs bottes cloutées pour en secouer la neige mêlée au fumier, et le bruit qu'ils faisaient s'entendait de voisin à voisin. Les chiens, aboyant aux cris des petits glisseurs, semblaient avoir pris dans cet atmosphère ouaté un ton de voix qu'on ne leur connaissait pas.

Tout à coup, une clameur retentit au dessus du village à demi éveillé. C'étaient des cris prolongés qui n'avaient rien d'humain et que l'écho assourdi rendait plus effroyables encore. Les chiens hurlaient comme à la mort qui passe; des voix s'interpellaient dans les rues du village et des portes claquaient qui jetaient sur les seuils des femmes en cheveux; les petits glisseurs, s'arrêtant dans leur course désordonnée, avaient saisi leur traîneau par la corde et couraient, jambe au cou, du côté ouest du village d'où était partie la clameur. Les cris cependant allaient en s'affaiblissant et bientôt s'éteignirent. Le village était tout à fait réveillé.

Du seuil d'une maison près du quai, une ménagère cria à sa voisine qui, la tête passée à travers la porte entrebaillée, interrogeait curieusement l'espace:

“C'est chez Camille Gagnon, vous savez, qu'ont fait boucherie!

Les premières bordées de neiges sont, dans les campagnes bas-canadiennes, le signal des boucheries. Les boucheries d'automne sont des événements considérables. Dans certaines campagnes de France, c'est la “fête du cochon” ou

la "pelle-porc"; au pays de Québec, c'est la "boucherie" tout simplement. Aux premières neiges, l'on tue les porcs qui ont été engraisés pendant toute la belle saison dans des saouls où on les a gavés de "bouette" de son et de blé-d'Inde. En novembre ils sont bons à tuer. Ils représentent pour le cultivateur l'approvisionnement de lard pour la famille, pendant l'hiver qui vient, et de bonnes sommes d'écus sonnants pour le lard qui sera vendu sur les marchés. Le jour de la boucherie est une fête pour la famille et les voisins. On dégustera, pendant toute la journée et le lendemain, les morceaux fins et frais du porc. L'on enverra, comme "présents", au curé, au maire, au notaire, au medecin et quelques autres notabilités de l'endroit, un rôti pris dans le "soc" et au creux duquel l'on aura placé une demi-douzaine de bouts de boudin rouge; et ce cadeau cimentera l'amitié pour toute l'année ou règlera une dette de reconnaissance. Il arrive ainsi que la moitié d'un porc est distribuée en "présents". Mais l'on est peu "regardant", d'ordinaire, en ce qui concerne les victuailles, chez le cultivateur canadien. La saoul est remplie de porcs à l'engrais et tant que le "quart à lard" de la cave n'est pas rempli de carreaux blancs et rosés, l'on peut faire boucherie.

Ce matin donc de la Sainte-Catherine, l'on avait fait boucherie chez Camille Gagnon où l'on avait fait "adonner" cet événement avec la veillée des jeunesses, le soir. L'auteur de la clameur qui, le matin, avait rempli le village d'effroi, était un cochon énorme qui, une fois "débité" avait pesé quatre cents livres, sans les "fournitures". Tout le monde s'émerveillait de cette belle pièce qui avait été engraisée, pendant tout l'été, avec les déchets gras de la cuisine, de la bonne pâtée de blé-d'inde et de la purée de pois. On sait que c'est cette nourriture qui fait la meilleure viande, douce, savoureuse, d'une saveur d'amande. Il n'en est pas ainsi des porcs du bas du fleuve engraisés avec du poisson et dont le lard a un goût de morue qui répugne aux gens de Québec.

L'on préfère surtout le cochon nourri de pommes de terre,, sa chaire est savoureuse, encore qu'elle soit que'que peu trop riche en gras. Le cochon à Camille Gagnon était gras à ce point qu'on ne lui voyait plus les yeux. Quand on l'avait sorti de sa saoul, il avait marché à petits pas, lourdement, poussé par quatre hommes, jusqu'à un lit de paille d'avoine que l'on avait étalé sur la neige, devant la grange. Là, on l'avait renversé et il s'était mis à se débattre de tout son gros corps rond et de toutes ses courtes pattes et à crier comme si on l'égorgeait déjà. Ca n'avait pas été long. Pendant qu'un solide gaillard lui tenait les mâchoires fermées, qu'un deuxième lui comprimait les pattes de devant et un autre celles de derrière, Camille Gagnon, d'un grand couteau pointu, bien aiguisé, lui ouvrait sans hécitation la gorge d'un coup sec qui allait jusqu'au cœur. Et c'est alors que cet animal, encore qu'il eut les machoires serrées comme dans des étaux, s'était mis à pousser des cris qui avaient mis tout le village en émoi. Quand tout avait été préparé pour la saignée, l'épouse de Camille Gagnon était accourue, de la maison, tenant un poêlon à long manche qu'elle avait tendu sous le cou de l'animal afin de recueillir son sang. Une fois le porc saigné, il y avait dans le poêlon, calcula la ménagère, suffisamment de sang pour au moins trente bouts de boudin gras. Il faut dire que le boudin gras n'est pas le boudin blanc. Ce dernier n'est que du sang cuit dans des tripes; quant à l'autre, on a mêlé au sang une purée de lard avec de la canelle et des clous de girofle moulus; autant ce dernier a la saveur du foie gras, autant le premier ressemble à la "tête fromagée" faite avec les pattes de l'animal.

Le cochon à Camille Gagnon est maintenant, pantelant, saigné à blanc. Il faut, a présent, l'"époiler". Vite, l'on jette son cadavre sur un lit plus épais de paille sèche que l'on allume. Aussitôt, la flamme l'enveloppe, brûlant le poil que l'on gratte avec des couteaux à mesure qu'il roussit; quand un coté est devenu blanc, l'on retourne le corps flas-

que et l'on gratte l'autre sur lequel l'on a enflammé de la paille fraîche. Cet épilage à la paille donne à la chair du porc une légère saveur de fumée qu'apprécient les gourmets. Ou bien, l'on ébouillante le grand corps inerte. A cet effet, on le plonge dans une auge remplie d'eau bouillante et à grands coups de couteaux peu tranchants l'on gratte le poil et l'on rend le corps de l'animal net, lisse comme un marbre. Ensuite on l'étend sur des madriers ou sur un bout d'échelle, et on le vide. On lui enlève les tripes, le cœur, les rognons, le foie, la tête, les pattes, et l'on sait que l'on a déjà précieusement recueilli son sang jusqu'à la dernière goutte. C'est que tout est bon dans le cochon et de cet animal rien ne se perd.

De son sang et de ses tripes lavées et grattées proprement sur un bout de planche de bois bien verloppé, l'on fera l'onctueux boudin; on hachera menu quelques longuettes des bas-cotés que l'on enveloppera, par jointées, dans un carreau de panne et l'on aura, le tout bien épicé, les délicieuses "plarines"; et cette même viande hachée des bas-cotés, pressée dans des tripes, fera la saucisse qui a le même saveur que les "plarines". Le foie, les rognons, le cœur, même le "mou" bien rôtis avec des oignons hachés menu, sont des mets recherchés par les gourmets de même que les bandes de chair maigre enlevées au filet et que l'on réserve généralement au curé parce que c'est la fleur des pois du porc. Des quartiers postérieurs de l'animal, l'on fera des jambons qui seront "boucannés" pendant plus d'un mois pendus à un chevalet de bois dont on a auréolé la cheminée de briques, au sommet du comble de la maison. L'on fromagera la tête de l'animal et l'on fera d'une tête ordinaire de cochon jusqu'à huit bollées de tête en fromage gelatineuse et succulente; des pattes, l'on fera des bouillis avec légumes, choux et carottes de préférence. A la fin des fins, comme du cochon rien ne se perd, les cordonniers de la paroisse réclameront les poils longs et raides du dos pour monter leur ligneul résineux

et servir comme d'aiguille à travers les trous de l'alène dans le cuir des bottes.

La boucherie et tout ce qui s'en suit avait pris, chez Camille Gagnon, presque tout l'avant-midi. Au diner, l'on avait fait ripaille des "fournitures" et, dans l'après-midi, les aides étaient partis. Camille Gagnon, ensuite, avait "débité" le corps de son porc en petits carreaux qu'il avait soigneusement empilés dans un baril à demi rempli de saumure de salpêtre. Il avait gardé plusieurs morceaux frais que le plus jeune de ses garçons était allé distribuer aux voisins et aux notabilités du village.

DAMASE POTVIN



A l'orée de l'automne

Il n'y a plus d'oiseaux aux bois, car on n'appelle point oiseaux les funèbres corneilles qui se rassemblent pour le grand départ et dont les derniers croassements et les ailes couleur de suie salissent l'air perlé du proche automne. Que l'homme est ingrat! Celles qu'il nomme les vermines de l'azur et les excréments du jour, bravant les neiges de mars, ne lui ont-elles pas annoncé le printemps? Hier messagères de joie, aujourd'hui évocatrices des mois endeuillés, elles partiront donc, vulgaires, impertinentes, n'ayant su se faire aimer, quand on les avait si bien accueillies. Qui pleure les parasites? Personne. Et l'air perlé sera plus doux sous nos ciels bas, délivré de tant d'ombres.

Il n'y a plus d'oiseaux aux bois. Les chants se sont tus qui étaient la musique de l'été. On commence à respirer l'automne. Le fermier endimanché qui revient de la messe vous dit, comme pour exprimer votre pensée, à sa pittoresque manière:—Batêche, monsieur, l'air est fine à matin. Les rossignols sont loin. Ça sent la neige.— Et pour donner presque raison au bonhomme, un nuage tout gris vous arrive et, très rond, se pose sous le dôme céleste qu'il encapuchonne à l'envers, puis crève sur vous en grêle qu'éclaire un oblique soleil.

Il n'y a plus d'oiseaux aux bois. Pourtant voici les fidèles oiseaux de neige qui volent vers vous, pareils à des grêlons fleuris, mais leur voix, mêlée à celles des grillons attardés dans les chaumes rouillés vous indiquent brusquement le vrai tournant de la saison. Hélas! où sont les oiseaux de l'été?

Il n'y a plus d'oiseaux aux bois. Quelques nids vides pendillent aux branches, comme des crêpes déteints. Les gamins qui se les

disputent se cachent dans les aulnaies, lorsque passe le fermier dont ils craignent la gronderie bourrue. Celui-ci, ne se doutant de rien, s'éloigne, solitaire, le long de la route triste que n'anime plus le cri de l'hirondelle. Le sol résonne sous chacun de ses pas lourds. Or cependant, par à-coups, en bourrasque, le vent s'élève, balaie la nue et l'expurge, la nue bleue, profonde, admirable maintenant qui s'étend pas dessus le cirque des montagnes aux ondulations douces. Et ce qui sera tantôt l'automne serait encore peut-être l'été, si les arbres n'étaient déjà si rouges, le souffle du Nord si froid et si vous n'éprouviez dans le secret de votre être le serrement mystérieux de votre cœur troublé.

Il n'y a plus d'oiseaux aux bois.

MAURICE HÉBERT.

Lac-Edouard, le 17 septembre 1922.



L'invisible Pèlerin

Péroraison d'une causerie faite, le 22 novembre
dernier, à l'Académie Commerciale, sous
les auspices de la Société des Arts,
Sciences et Lettres

Par

M. Ernest Bilodeau

JOURNALISTE

Le Pèlerin qu'on ne voit pas marchait avec les autres vers le milieu de la procession, tout auprès du vénérable cardinal dont les deux mains jointes portaient le poids le plus précieux qui soit au monde. Il suivait de si près, l'invisible Pèlerin, que par moments l'on ne voyait plus que Lui, à la place du saint prélat qui allait, surmonté du dais frangé d'or porté par quatre citoyens romains. Peut-être était-ce dans les yeux l'effet des derniers rayons du soleil descendant vers les monts albains, mais je vous assure qu'à chaque fois que le groupe sacré arrivait dans le voisinage d'un sanctuaire et d'un tabernacle, comme au départ de Saint-Jean de Latran, comme au passage devant la façade illuminée de l'église de saint Alphonse de Liguori, il arrivait cette chose étrange, et qu'ont racontée tous les petits *bambinis* qui suivaient le dais avec des fleurs et des prières, le cardinal et le dais frangé disparaissaient, se diffusaient littéralement dans une lumière étrange et douce qui émanait visiblement de la personne du Pèlerin qui marchait dans la procession, dans une attitude de prière, d'émotion contenue et d'imexprimable recueillement, ainsi qu'on a souvent dépeint Notre-Seigneur lui-même. Il allait ainsi, entouré de prières, dans l'avenue Merulana aux beaux arbres en voûte, qui conduit à la basilique de Santa-Maria-Maggiore, il allait le corps droit, la tête un peu penchée, les mains croisées ainsi qu'il se tint un jour devant Pilate, sans prendre la peine de se défendre d'injures qui ne l'atteignaient pas. Il s'avavançait ainsi, tous les petits enfants l'ont proclamé, au milieu du *populus romanus* et de

la fcuile pieuse des cardinaux, archevêques, évêques, pasteurs et fidèles qui l'avaient aimé jusqu'à franchir pour l'honorer ici les distances interminables de la terre et de l'eau. Comme ils font dans leur vie, ils marchaient doucement à sa suite et tâchaient de se tenir toujours dans sa voie et sa lumière, qui seules conduisent à la maison du Père.

Mais l'on était arrivé devant Saint-Marie-Majeure dont le nom fait toujours battre le cœur de ceux qui l'ont connue et aimée déjà, elle qui contient la relique de la crèche de Bethléem. Le Pèlerin ne fut plus visible, mais le prélat entra dans l'église avec sa suite, pendant que le peuple s'agenouillait devant le temple imposant, et bientôt là-haut, sur le portail habité de saints de pierre aux calmes attitudes, parut le cardinal portant l'Hostie de paix et de propitiation et la bénédiction d'En-Haut descendit largement sur le peuple agenouillé, sur Rome émue et repentante et sur le monde encore pantelant des blessures qu'il s'est faites à lui-même. Et dans un bruissement de prières dites en toutes les langues, au son bref du commandement ordonnant le salut militaire, la procession s'inclina, se signa et les hirondelles chantaient hosanna en se poursuivant bruyamment dans les airs.

Le Pèlerin pensif avait alors disparu, mais les petits enfants savaient bien qu'il reviendrait, et qu'ils reverraient la Lumière qui les baignait jusqu'à l'âme. Et soudain ils l'aperçurent descendant sous le dais la pente du mont Esquilin, la procession se dirigeant maintenant vers l'arène formidable où jadis les chrétiens étaient jetés brutalement pour mourir. On approchait de ce lieu terrible et saint en chantant des cantiques, en murmurant des prières, en jetant des fleurs sur lesquelles le doux Pèlerin passait et posait ses pieds nus sans qu'elles en fussent seulement froissées ou remuées. De chaque côté du parcours, les hautes maisons pavoisées offraient l'hommage de leurs habitants, accrochés aux fenêtres ou descendus sur le trottoir, et des marchandes

de fleurs, c'est un fait authentique, empoignaient leur marchandise odorante et la lançaient à pleines mains sous les pieds du Visiteur que depuis si longtemps l'on n'avait pas vu au milieu de son peuple de Rome. Et le jour cherchait ses effluves les plus doux, ses plus belles nuances pour les jeter aussi sur un spectacle qui faisait frémir la poussière des vieux Romains dormant sur les pentes du Capitole, témoins jadis de spectacles moins purs et moins recueillis. Non loin de là, le Forum élevait ses beaux tronçons de colonnes, vaincues par le temps comme les dieux par le fils du charpentier; vingt siècles d'histoire se levaient pour regarder l'éternel Pèlerin passer au milieu d'un nouveau triomphe de son invincible doctrine d'amour et de mansuétude. Dans l'air calme et doux de la fin du jour, on voyait défilier cohortes, bannières, confréries, chantres et musiciens, matrones et communiantes liliales, en un murmure d'*Ave* et un bruissement de chapelets. Ces prières semblaient répondre aux appels échappés autrefois aux martyrs, lorsque les bêtes affamées se jetaient sur les groupes en prières de confesseurs du Christ. Les chefs de famille entouraient alors de leurs bras leur compagne et les enfants donnés par le Seigneur, et tombaient en invoquant son nom. Les vierges tassées peureusement ensemble invoquaient le nom du Sauveur en apercevant la tête hideuse du tigre ou de l'hyène se pencher sur leur cou gracie, et les petits enfants se jetaient à genoux auprès du corps de leur mère décapitée par quelque lion rugissant et terrible. Quelle force repose, Seigneur, dans votre amour et quelle bonté dans votre loi, pour que des millions de faibles êtres aient ainsi accepté la mort la plus horrible en invoquant votre nom avec confiance et consolation! On dit qu'au dernier moment, Vous leur apparaissiez dans l'arène sanglante, et que Vous ayant vu, ils fermaient les yeux en souriant paisiblement.

Mais que le soleil descendait noblement, ce soir, au-delà des monts albains couronnés de pins-parasols nettement dé-

coupés sur l'horizon romain, nuancé de pourpre et de violet. Ces nuances étendues comme sur la palette divine du Créateur s'étagaient dans le firmament, descendaient sur les nuages calmes et caressaient en même temps la cime des côteaux, la pierre mousseuse de l'aqueduc d'Auguste qui court dans la campagne, et le dôme de Saint-Pierre avoisinant les tours rondes du Château-Saint-Ange. Et comme on regardait cela tout en contournant l'arène immense et pierreuse, comme on avait l'âme remplie jusqu'à pleurer d'une heure si belle et si unique, il arriva ce miracle, que les *bambinis* ont raconté et dont seuls ils ont eu connaissance parce que leurs yeux seuls étaient assez purs pour l'avoir mérité.

C'est qu'au moment où le groupe sacré atteignit la muraille elliptique de l'immense arène, les petits enfants virent le Pèlerin qu'eux seuls apercevaient quitter sa place sous le dais et, toujours environné de sa rayonnante lumière, s'enlever, légèrement et majestueusement dans les airs, au-dessus de l'arène, dans laquelle il redescendit jusqu'au près du sol et s'y arrêta, les bras ouverts, le visage rayonnant d'une bonté surhumaine et inconnue à ce monde de pleurs et de contradictions. Il planait à une faible distance du sol trempé jadis du sang de millions de martyrs, et s'y tenait posé comme si une pierre avait voulu par repentir soutenir les pieds du Fils de l'homme. Et les *bambinis* ouvrent des yeux plus émerveillés encore lorsqu'ils racontent la suite de ce qui arriva.

Il semblait que de chacune des pierres, et de chacun des grains de sable, moins nombreux peut-être que les victimes de la barbarie païenne, il avait surgi des milliers, des millions d'êtres, visibles et humains, mais comme impalpables, car ils volaient et se mouvaient à l'aise en dépit de leur nombre inimaginable. On y voyait toute la diversité possible de sexe, d'âges, et de races. Vieillards, jeunes filles et enfants, Thrace et Libye, Ibère, Gaule et Germanie.

C'étaient les martyrs du Colysée qui se pressaient amoureusement aux pieds du Sauveur, aux lieux mêmes où ils avaient aperçu pour la première fois sa Face divine et ses mains trouées tendues vers eux. Ils évoluaient en myriades ordonnées, tandis qu'il les étreignait tous, d'un même geste immense et tendre, et que son âme humaine et divine s'effusait de la joie de les revoir en ce lieu consacré par leur sacrifice. Et de même sans doute qu'au dernier moment de leur supplice en ces lieux, ils tenaient leurs regards attachés à sa personne, et chantaient en un chœur d'une indicible harmonie, plus beau encore que ceux de la basilique de Saint-Pierre du Vatican: "Saint saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées," on entendait, aussi rententir l'hymne de combat et de triomphe vénéré par l'Eglise depuis de longs siècles, que les premiers martyrs chantaient déjà devant les bêtes et les Césars: "Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat". Plus loin un chœur chantait aussi: "Vous qui pleurez..." Les petits enfants de Rome cachés sous les arceaux nombreux voyaient cela et écoutaient cela, et leurs regards en ont gardé une expression d'inexprimable émerveillement.

Ils disent que le Christ rédempteur embrassait d'un seul regard tous ses confesseurs, tous ses vrais amis, tous ses chevaliers sans reproche et qui furent sans peur jusqu'à la fin, la fin qu'on devrait appeler plutôt le commencement; que son âme et son cœur qui nous ont tant aimés allaient à eux par toute son attitude et le geste de ses bras ouverts et de ses mains blessées; que le feu de son regard faisait oublier le reflet du soleil sur les cicatrices de son front. Et que le reconnaissant tel qu'au moment de leur délivrance des misères humaines, tendrement penché sur leur âme tremblante, tous ceux que déchirèrent les bêtes ou le glaive païen, tous les petits enfants assommés et les mères dévorées, tous les Eudores et toutes les Cymodocées, toutes ces âmes fidèles maintenant libérées, volaient, tourbillonnaient, se

pressaient tendrement autour du Roi pacifique qui nous aime de toute éternité. Il ouvrait les bras pour les étreindre, les reconnaissait par groupes et par unités, souriait divinement, se faisait tout à tous et regardait chacun à la fois, ainsi qu'Il fait pour nous, pauvres pêcheurs. Et des chants d'une douceur infinie planaient jusqu'audessus de l'arène et flottaient dans l'air sacré de la Ville éternelle.

Cependant, là-bas, sous l'Arc de triomphe pieusement élevé par Constantin au Dieu fait homme, dans la piété processionnelle et l'air tendre et mauve du jour finissant, la foule se pressait en rangs serrés, s'agenouillait à perte de vue, encadrée par quelques-uns des plus émouvants souvenirs de l'humanité. Ainsi les anges pouvaient-ils contempler l'Eglise militante tout auprès de l'Eglise triomphante, dans une même attitude de prière et d'imploration pour le bonheur et la paix du monde. Plongé dans sa méditation émue, monseigneur le cardinal oubliait un peu l'heure et l'on ne sait pour quelle raison il prolongeait inconsciemment son oraison; peut-être l'invisible et divin Pèlerin souhaitait-il ne pas se séparer si tôt de ses cohortes aimées, et avait-il fait un signe à l'un de ses anges particuliers. En tout cas, vint le moment où le vénérable prélat se releva, monta lentement à l'autel fleuri, prit à deux mains le Très-Saint-Sacrement, et se retournant, comme les musiques faisaient entendre une douce harmonie liturgique, il éleva longuement Jésus-Hostie vers les cinq parties du monde. Et comme s'élevait la Gloire eucharistique, on eût dit que l'astre du jour avait attendu ce moment pour s'incliner là-bas et disparaître humblement dans l'océan rosé, dans un jaillissement royal de pourpre et d'or éclatant; la mer, au loin semblait aussi s'incliner avec grâce,

“Et les flots bleus que rien ne retarde et n'arrête

“Disaient en recourbant l'écume de leur crête,

“C'est le Seigneur, le seigneur Dieu!”

ERNEST BILODEAU.

EMILE MILLER

Par la mort d'Emile Miller qui se noya le 3 août dernier en tentant de secourir son fils en danger dans les eaux du fleuve, près de Contrecœur, alors qu'ils étaient à se baigner, les lettres canadiennes-françaises ont enregistré un grand deuil. Il faut, en effet, remonter loin pour trouver l'équivalent d'une telle perte car Emile Miller était l'une de nos plus brillantes figures littéraires. Géographe éclairé et esprit plein de ressources, jugement vif et sûr, régionaliste ardent et patriote sincère, il réunissait des avantages qui l'auraient élevé au premier rang. La souplesse de son style se reconnaît dans tout ce qu'il a écrit, et tout ce qu'il a écrit sera goûté par ceux qui recherchent la beauté et le génie de la langue française. Emile Miller s'est dirigé par goût instinctif vers les études sérieuses, redoublant d'énergie à chaque épreuve, élargissant son champ d'action à mesure qu'il approchait du but visé, et mûrissant par un exercice continu son talent dont nous aurions récolté de beaux et nombreux fruits si la mort n'était pas venue le surprendre aussi traitreusement, dans la fleur de l'âge, à trente-sept ans.

Emile Miller était né à Saint-Placide, comté des Deux-Montagnes, le 18 septembre 1884. Il était fils de Théophile Miller et d'Eléonore Ladouceur. Il fit ses études élémentaires à l'école de son village natal, puis, de quatorze à seize ans, il apprit le latin et le grec du curé de l'endroit, l'abbé Jean-Baptiste Beauchamp. Son père l'envoya ensuite à Montréal, où étaient déjà deux de ses frères, pour lui faire étudier la pharmacie. Deux années plus tard il obtenait un brevet d'étudiant; mais le jeune disciple d'Esculape rêvait autre chose. Il quitta là ses études si bien commencées et, comme le remarque l'abbé Adélar Desrosiers, entraîné par une indomptable soif d'aventures, il se mit en route pour l'Europe, à bord d'un cargo où il remplissait la charge d'homme de peine pour gagner son passage. Il visita l'Angleterre, l'ouest de la France et, un jour, à bout de ressources, il revint à Montréal comme il en était parti.

L'abbé Adélar Desrosiers, principal de l'Ecole normale Jacques-Cartier, qui a été pour Emile Miller un Mentor prudent et désintéressé, lui a consacré une étude très soignée, parue dans *l'Action française* de novembre 1922. Laissons-lui la parole: "Emile Miller se remit aux études, régulières cette fois, dans une école qu'il était dans la tradition de la famille de fréquenter: l'Ecole normale Jacques-Cartier. Il y passa deux ans, solitaire, taciturne, dévorant les livres et formant toutes sortes de projets disparates. La vie l'avait déjà aigri et, sans goût pour l'enseignement primaire, il ne voyait guère où l'allaient conduire ses études

pédagogiques. Je n'avais pas tardé à remarquer Emile Miller qui était pour moi plus qu'un élève, un ami d'études. Je l'entretins des leçons de géographie que j'avais entendues à Paris. Mieux encore, je lui prêtai les livres que j'avais rapportés d'outre-mer; je lui parlai de la riche documentation géographique inexplorée que contiennent les rapports du département des mines et de la commission de géologie d'Ottawa. Ce fut pour lui une révélation et un enchantement. Un domaine immense de pensée scientifique s'ouvrait devant lui: il était du premier coup entièrement gagné à la géographie. C'est elle qui donnera désormais à ses études l'unité de vue et d'efforts qui leur manquait encore... Au sortir de l'Ecole normale, avec des connaissances littéraires et scientifiques étendues, il eut tout de suite ses grandes entrées auprès des revues où il multipliait des articles de géographie surtout, autant pour se faire la main que pour attirer peu à peu l'attention du public sur sa science préférée."

Son premier ouvrage fut un modeste *memento encyclopédique* (1904), œuvre d'étudiant où se trouvent réunies, comme en un dictionnaire-manuel, une foule de connaissances pratiques et usuelles d'une consultation facile. Le 4 août 1906, paraissait dans *la Patrie* une courte monographie de son village natal, Saint-Placide, qu'il était à mettre à point en y ajoutant des notes généalogiques sur sa famille, en juillet dernier.

Dès 1905 nous trouvons Emile Miller à l'emploi de l'hôtel-de-ville de DeLorimier où il agissait comme assistant-secrétaire-trésorier, et où il publia une brochure intitulée *Corporation du village de DeLorimier* (1908). En 1910, il écrivit pour le Pacifique Canadien un *Programme officiel du congrès eucharistique de Montréal*. Lors de l'annexion de DeLorimier à Montréal, le 29 mai 1909, il fut transféré dans les bureaux de notre hôtel-de-ville et y organisa, de concert avec M. P.-L.-N. Beaudry, la branche des Archives municipales. En qualité d'archiviste-ad joint il publia en 1915 un premier *Rapport annuel du département des Archives municipales pour l'année 1914*, et un second en 1916 pour l'année 1915, comprenant en appendice et avec annotations son *Inventaire chronologique des cartes et des plans de Montréal, 1611-1915*. En 1917, il donne au *Pays laurentien* une étude fouillée sur les *Armoiries de Montréal*, reproduite par la *Revue nationale*, et tirée en brochure en 1920, où l'auteur déclare avec raison que les armoiries de la métropole canadienne pèchent contre les règles du blason. La Société historique de Montréal et son Collège héraldique ont soumis à Concordia un rapport accompagné d'un dessin neuf pour faire suite aux observations d'Emile Miller et demandant l'adoption d'un nouvel écusson plus conforme, mais nos autorités administratives n'ont pas songé depuis à modifier les anciennes inscriptions.

En juin 1917 Emile Miller est nommé chef du secrétariat de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, en remplacement d'Arthur Saint-Pierre, position qu'il occupait encore au moment de sa fin tragique.

Il avait épousé, le 12 octobre 1908, Albertine Maillé, sœur d'Albert Maillé, poète, plus connu sous le pseudonyme d'Albert Dreux. Nous ne croyons pas

commettre une indiscretion en annonçant que Mme Miller est à faire éditer par les soins de *l'Action française* un livre du défunt pour l'usage des enfants, *Mon Voyage autour du monde*, d'abord paru en abrégé dans le *Monde illustré* (1906), sous le titre de *Géographie illustrée du jeune âge*, puis dans *l'Oiseau bleu* (1921-22) sous le pseudonyme de Philéas Lachance. Membre de plusieurs académies savantes du pays et de l'étranger, Emile Miller était conseiller à la Société historique de Montréal, secrétaire du Collège héraldique, correspondant de la Société de Géographie de Québec, etc. Il laisse en manuscrit, outre des notes sur sa famille et Saint-Placide, une *Géographie générale*, traité de 400 à 500 pages avec cartes, schémas et gravures à l'usage des collèges classiques et des écoles normales; *la Laurentie et ses marches*, œuvre inachevée; un volume de conférences et de causeries scientifiques sur la géographie; et une vingtaine d'articles divers formant un dernier volume, avec des miettes écrites ici et là et qui n'ont d'autre intérêt que celui de se rapporter à des questions du moment.

Emile Miller fut un conférencier de mérite. Il a donné comme tel depuis 1913 neuf cours de géographie terrestre et humaine au Monument national et à l'Union catholique qu'il illustra de projections lumineuses. Citons encore l'abbé Adélard Desrosiers: "En 1920, l'Université de Montréal ouvrait à Emile Miller sa chaire de géographie de la faculté des lettres qu'elle venait de réorganiser, disons plutôt de créer de toutes pièces. En y montant, le jeune géographe recevait la consécration de son autorité grandissante, une récompense et un encouragement précieux. Cette année-là, il mena de front deux séries de cours: leçons de géographie humaine à l'Université, de géographie du Canada au Monument national, ordre qu'il alterna l'année suivante.

Il fut à la hauteur de la tâche entreprise. Il est vrai qu'avec le travail et l'expérience lui était venue une grande maîtrise de pensée et de parole. Très vite maintenant, il réunissait les matériaux d'une leçon, en traçait le plan, puis l'expression venait d'elle-même, au fil de l'improvisation. Son cours se haussait d'autant, en vie, en couleurs, en originalité de bon aloi."

* * *

Au moment où paraissait *Pour qu'on aime la géographie* (1921), Emile Miller n'était donc plus un inconnu dans le monde des lettres. N'avait-il pas collaboré au *Monde illustré*, à la *Revue canadienne*, à la *Revue trimestrielle*, au *Pays laurentien*, au *Petit Canadien*, à la *Revue nationale*, à *l'Action française*, à *l'Oiseau Bleu*, au *Bulletin de Géographie de Québec*, à de nombreuses gazettes? Et surtout, n'avait-il pas écrit cet unique livre que l'on peut offrir à l'étranger qui veut se faire rapidement une idée juste des problèmes économiques et nationaux de notre pays? Je veux parler de *Terres et Peuples du Canada* (1912), qui est à sa dixième

édition. Je me rappelle avoir vu ce livre commenté très favorablement par des revues de France et des Etats-Unis, et on a dit que ce travail contient les pages les plus personnelles que le jeune savant ait écrites. Quant au chapitre sur le renne, paru il y a cinq ans, il a été commenté dans *la Revue des sciences appliquées*. J'estime que notre gouvernement provincial devrait entreprendre de réaliser les intéressantes conclusions que l'auteur nous y donne.

Pour qu'on aime la géographie comprend huit chapitres distincts. Ceux dans lesquels l'auteur a déployé le plus d'habileté et fait montre d'un véritable esprit de finesse me semblent être la *géographie vivante, au service de l'histoire, l'individualité de la géographie*. Ainsi enseignée, la géographie est une science à la fois théorique et pratique. Emile Miller a dû restreindre les développements de son chapitre sur la méthode géographique, cela y paraît; il se promettait de le compléter lorsque la mort l'a si soudainement frappé. Plusieurs lecteurs regretteront peut-être de ne pas avoir d'autres études du même ton que celles qui sont intitulées *l'introduction du renne en Amérique* et *Laurentien et laurentin*. Mais il faut dire que l'auteur, franchement régionaliste, a partout multiplié les exemples et les applications aux choses du Canada. En somme, *Pour qu'on aime la géographie* est à la fois une œuvre scientifique, philosophique et littéraire d'un esprit fort français; et pour être moins locale que *Terres et Peuples du Canada*, elle intéresse tout autant l'esprit humain. Le régionalisme n'est qu'une variété de l'art.

Pour qu'on aime la géographie aurait pu s'appeler une "initiation". Ce livre précieux, pour le moins révélateur, nous apprend qu'il y a une science de la géographie et, partant, une méthode de recherche. Nous ignorons encore jusqu'aux rudiments de cette science qui s'enseigne dans les universités d'Europe. Notre Université de Montréal compte maintenant sa chaire de géographie générale et nationale, dont le titulaire ne pouvait être mieux trouvé qu'en Emile Miller. Hélas! nos belles espérances se sont envolées et cette chaire si bien inaugurée n'a plus cet esprit raffiné dont elle a été si orgueilleuse durant ses premiers cours! Emile Miller a laissé un vide immense qui ne sera probablement pas de sitôt aussi bien occupé. Les jeunes talents se font plus nombreux chez nous, mais les gens de caractère et de la trempe du regretté disparu ne se remplacent que difficilement. A sa science prédilective, Emile Miller joignait des connaissances universelles et historiques qui ne s'acquièrent qu'avec patience et beaucoup de temps. Imagination fouguese, mémoire facile, travailleur infatigable, il s'était bourré d'un savoir très considérable si nous comptons au peu de temps qu'il a pris pour se former.

Avec Emile Miller, la géographie m'a paru une toute autre chose que ce que je l'avais cru. Interrogeons le premier venu sur les mérites de cette science. Il y a cent chances contre une qu'il nous dise, en haussant les épaules, que c'est la matière la plus inepte, la plus inféconde, la plus primaire des programmes d'étude. Quoi, des enfilades de noms de lieux, des définitions d'accidents variées!

Voilà ce dont on croit qu'il s'agit, à moins qu'on la confonde avec cette spécialité de l'art littéraire qui consiste à décrire pour émerveiller ou pour enchanter l'imagination.

Or, ainsi qu'Emile Miller nous l'a montré de lumineuse façon, rien de toute cela n'est positivement de la géographie. On étudie cette science plutôt pour comprendre les lois économiques, les faits de la politique, pour apprendre à voir juste afin de mieux décrire, enfin, je l'ai appris moi-même, pour mieux comprendre l'histoire, car celle-ci ne peut pas s'éclairer sans le concours de l'autre.

D'ordinaire, les illusions ruinées nous rendent moroses; elles mettent en nous du chagrin là où il y avait de la satisfaction. Mais je suis heureux d'avoir compris, grâce au contact journalier de cet ami disparu que je ne puis oublier, ce qu'est cette science des Alexandre de Humboldt, des Karl Ritter, des Vidal de la Blache, des Marcel Dubois et des Jean Brunhes: la vérité est autrement plus belle que l'illusion, j'allais dire l'erreur.

Si je me suis attaché au dernier né d'Emile Miller de préférence à *Terres et Peuples du Canada*, c'est que *Pour qu'on aime la géographie* renferme l'histoire de la géographie, sa théorie, sa méthode et une multitude d'applications qui ne laissent pas de doute sur sa fécondité dans le domaine des études sociales, dans leur sens le plus large: économie, sociologie, arts appliqués, etc. C'est du grand nouveau pour nous, Canadiens-français, et du nouveau essentiellement profitable. Qu'on lise le chapitre qui raconte la découverte de la terre; à chaque paragraphe on trouvera quelque réflexion juste et inattendue sur la valeur et le mérite des explorateurs; qu'on suive encore l'auteur dans *l'évolution de la géographie*, et l'on sera tour à tour émerveillé et étonné de sa riche documentation. Il passe aisément de l'argumentation irréfutable à l'ironie cruelle. Car il faut dire que la géographie, telle qu'on la comprend aujourd'hui dans les universités d'Europe, ne s'est pas constituée sans des rivalités, des antagonismes entre des écoles de préoccupations et d'aspirations différentes.

Je rêve au temps où nos jeunes bacheliers pourront accéder à la connaissance de la vivante et féconde géographie, à l'exemple des bacheliers de France et d'Allemagne. Ne négligeons pas de dire, cependant, et ne perdons pas de vue que le savant ouvrage d'Emile Miller n'est pas un manuel de classe, bien qu'il soit sans conteste d'un précieux et inappréciable concours aux professeurs des collèges classiques, des écoles normales et des académies. Il est fait pour les gens du monde qui pensent et qui sont avides de vérités profondes, de vérités fécondes, enfin, de vérités fortes.

Emile Miller, qui s'est nourri à l'école des maîtres de la science européenne, en avait le langage précis, fort et imagé. Si son dernier livre eut vu le jour en France, il aurait été salué par des milliers de savants de toutes aspirations. Il n'a rencontré ici qu'un cercle restreint de connaisseurs pour l'apprécier à sa juste

valeur car, il faut l'avouer, notre peuple n'est pas encore habitué aux études spéculatives. Mais voilà que ce semeur d'idées, cet érudit que nous coudoyions tous les jours, cet humble et franc camarade disparaît prématurément.

Sa mort nous fait ouvrir les yeux: on le "découvre" tout-à-coup. Des témoignages de sympathie, des articles élogieux pleuvent dans toute la presse. Cet enthousiasme se manifeste tardivement. Pauvre Miller! tes compatriotes n'ont peut-être pas apprécié suffisamment de ton vivant le talent brillant que tu dépensais à leur service! Ils n'ont pas su t'accorder le rang que tu étais en droit d'ambitionner. Des mesquines influences politiques ont contrarié tes espérances, tes desseins. Mais qu'importe! ton souvenir vivra. Et si tes "œuvres complètes", belles par leurs conceptions et leur originalité, ne sont pas recueillies et publiées par quelque pieuse main, tu auras du moins la satisfaction de voir d'où tu es, un peu tard il est vrai, ton talent recevoir un tribut de gloire posthume qu'envierait plus d'un.

GÉRARD MALCHELOSSE.



PERTE NATIONALE

LISTE DES TABLEAUX INCENDIES AVEC LA BASILIQUE
DE QUEBEC LE 22 DECEMBRE 1922

C'est d'un cœur bien chagrin que nous enregistrons dans le "Terroir", la perte irréparable que le pays vient de faire dans l'incendie qui a consumé, en quelques heures, la Basilique de Québec avec ses précieux souvenirs et ses trésors artistiques. Cette belle église, qui avait reçu sous ses voûtes majestueuses tous les personnages civils et religieux depuis les débuts de la Nouvelle-France jusqu'à nos jours, et qui contenait une riche collection de tableaux anciens, n'est plus qu'un monceau de ruines *Et sunt lacryma rerum*.

Voici la liste des tableaux qui décoraient la Basilique de Québec:

- 1—LA SAINTE-FAMILLE par Blanchard. (Ce tableau a été sauvé, mais très endommagé par l'eau.)
- 2—JESUS INSULTÉ PAR LES SOLDATS, par Fleuret.
- 3—LA NAISSANCE DU CHRIST, attribuée à Annibal Carrache.
- 4—LA FUIITE EN EGYPTTE, par Théophile Hamel, d'après Van Loo.
- 5—LA COMMUNION DE SAINT-JEROME, par Le Dominiquin.
- 6—JESUS SERVI PAR LES ANGES, dans le désert, par Restout.
- 7—L'IMMACULEE CONCEPTION, d'après Murillo, copié dans le style de Lebrun.
- 8.—L'EXTASE DE SAINT PAUL, par Carlo Maretti.
- 9—LA VIERGE ET LE ROSAIRE, par Sassoferrato.
- 10—LES MIRACLES DE SAINTE-ANNE, par Antoine Plamondon.
- 11—LE CHRIST AUX ANGES, par Van Dick.
- 12—LA PENTECOTE, par Vignon.
- 13—L'ANNONCIATION, par Restout.
- 14—L'AGONIE DE JESUS AU JARDIN DES OLIVIERS, par Chs. Huot.
- 15—L'APPARITION DE N. S. J. C. A LA B. MARGUERITE-MARIE, par Chs Huot.
- 16—MISE AU TOMBEAU DE N. S. J. C., par Antoine Plamondon, d'après Hutin.
- 17—LE BAPTEME DE N. S. J. C., par Claude Guy Hallé.
- 18—LA MORT DE SAINT-JOSEPH, par Sr Ste-Virginie, des SS. du Bon-Pasteur, d'après Pasqualoni, copié sur l'original qui se trouve à Saint-George-de Beauce). (Ce tableau a été sauvé de l'incendie en bon état.)
- 19—LA VISION DE SAINT-ANTOINE, par une sœur du Bon-Pasteur, d'après Pasqualomi.

A ces dix-sept tableaux consumés dans l'incendie de la Basilique, il faut ajouter les quatorze stations du chemin de croix dont l'auteur ne nous est pas connu. Ce qui porte à trente et un le nombre des tableaux détruits par le feu de 1922.

Rappelons qu'en 1888, douze tableaux de grande valeur furent brûlés dans l'incendie de la chapelle du Séminaire. Si nous ajoutons à ces pertes irréparables une quinzaine de tableaux incendiés avec les églises du Cap St-Ignace, de St-Michel-de-Bellechasse, de Nicolet et de Chicoutimi, nous avons un total d'une soixantaine de tableaux très précieux qui constituent véritablement une perte nationale.

Qu'on nous permette ici d'exprimer un désir que nous avons plus d'une fois manifesté au cours d'articles se rapportant aux œuvres d'art que nous possédons en notre province, à savoir la réunion de toutes ces œuvres dans un musée national véritablement à l'abri du feu. On pourrait facilement faire copier les originaux qui se trouvent dans nos différentes églises ou chapelles et mettre à leur place une excellente copie. pour déposer ensuite ces œuvres d'art, la plupart signées par des maîtres anciens, dans un musée bien surveillé. Chaque original resterait la propriété de la paroisse ou chapelle qui le possédait, et une inscription bien lisible rappellerait aux visiteurs le nom de cette paroisse ou chapelle. Une partie de l'Université Laval pourrait être aménagée dans ce but de préservation.

Du train que vont les choses en notre pays, incendies désastreux et démolitions regrettables, nous n'aurons plus dans quelque cinquante ans, si nous ne prenons pas des moyens sérieux de conservation, que de rares souvenirs de l'art ancien. Eglises, chapelles, et tableaux précieux, tout sera dans le néant !

HORMISDAS MAGNAN.





COIN DES MUSICIENS

Par Raoul Dionne

Nous inaugurons, dans la présente livraison du *Terroir*, un "Coin des musiciens" qui sera sous la direction de M. Raoul Dionne, membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres et directeur de la chorale des chanteurs de Saint-Dominique. Dans ces quelques lignes, M. Dionne s'efforcera de faire mention de tous les événements survenus dans le monde musical de Québec et qui seront signalés et commentés brièvement mais avec la plus grande impartialité.

RÉCITAL D'ORGUE

Un artiste aveugle, M. Urbain Ledoux, compatriote de talent, a inauguré, le 30 octobre dernier, les nouvelles orgues que les R.R. P.P. Dominicains ont fait installer dernièrement par la maison Casavant, dans leur belle chapelle de la Grande-Allée.

M. Ledoux a été très intéressant du commencement à la fin. Dans un beau programme, sa science et son style ont été appréciés. Les Chanteurs de St-Dominique ont interprété quelques belles pièces religieuses dont trois, pour la première fois en cette ville, d'un auteur canadien-français, trop tôt disparu, M. E. Lavallée-Smith.

CONCERT HEIFETZ

Le virtuose est merveilleux. Il donne à son violon une sonorité sans égale mais nous voudrions que l'artiste possédât plus d'émotion. N'oublions pas, toutefois, qu'il n'a que vingt ans.

"CRUX"

L'Union Musicale a donné en l'église St-Jean-Baptiste, le 27 novembre dernier, avec le concours de la Symphonie de Québec, une grande audition de "Crux", de F. de la Tombelle. Il y a de fort belles pages dans cette trilogie. Mais la seconde partie nous a plu particulièrement. Solistes et participants se sont bien tirés d'affaires. Nos sincères félicitations au directeur, M. Dugal, pour le grand travail accompli et le succès obtenu. M. Arthur Bernier, comme toujours s'est montré pour la circonstance le grand organiste qu'on connaît.

RAOUL DIONNE.

La Société des Arts, Sciences et Lettres

Cinquième rapport de M. Damase Potvin, secrétaire-archiviste, fait à la séance générale annuelle de la Société, le 9 décembre.

Monsieur le président :

J'ai l'honneur de vous soumettre mon rapport de secrétaire-archiviste de la Société des Arts, Sciences et Lettres pour l'année 1921-22. C'est le cinquième rapport général que me vaut le témoignage d'estime et de confiance que l'on m'accordait, voilà cinq ans, en me choisissant premier secrétaire archiviste de notre société.

Durant ce cycle de cinq années, j'ai eu à noter des rayons et des ombres, des hauts et des bas, des crépuscules inquiétants et des aubes pleines d'espérance. Comme toutes les sociétés intellectuelles, la nôtre a évolué quelque fois péniblement mais toujours avec courage, avec énergie. Nous savions la vérité de l'adage qui veut que le travail persévérant vienne à bout de tout. Nous avons partiellement vaincu les obstacles, nous avons marché; enfin nous vivons.

Sans faire souffler trop fort les outres de la vantardise, nous pouvons dire que nous avons été pour quelque chose dans le mouvement intellectuel de notre ville. Nos diverses manifestations ont suscité de l'intérêt et attiré l'attention d'esprits sérieux et bien disposés envers les entreprises de nature à éveiller chez les nôtres de l'ambition et de la confiance en soi. Nous avons même provoqué la sollicitude de notre gouvernement provincial dont les bons sentiments à notre endroit de sont manifestés d'une façon qui a comblé de reconnaissance et d'émotion le cœur de notre dévoué trésorier.

Je comprends que le rapport annuel d'une société comme la nôtre doit être une confession complète de la part de ceux qui ont été les plus intimement mêlés à sa vie. Soyons donc francs. Nous avons eu à nous battre au cours du dernier exercice, comme pendant les années précédentes, contre deux ennemis: le défaut de ressources pécuniaires et l'apathie en général des membres. Grâce à l'aide généreuse à laquelle je viens de faire allusion et qui nous est venue de la part du gouvernement, nous avons obtenu une victoire relative contre le premier de ces ennemis. Le Pactole ne roule pas encore ses flots d'or dans nos bureaux, mais nous attachons les deux bouts, comme, du reste, vous le fera voir, tout à l'heure, notre trésorier. Mais l'autre ennemi a été plus rude à combattre parce qu'il est plus sournois, plus difficile à saisir; c'est l'apathie, la négligence, l'indifférence, appelons-le comme l'on voudra.

Ah! si chaque membre de notre société avait au cœur une parcelle seulement de cet enthousiasme qui crée les œuvres et consacre les idéals, quel magnifique bilan nous aurions à présenter! Mais il vaut mieux peut-être qu'il en soit ainsi, ce subtil ennemi ayant, qui sait, pour mission d'être le stimulant nécessaire chez

ceux qui ont à le combattre pour assurer l'existence de l'œuvre. Mettons que je n'ai signalé cette ombre que pour faire complète et entière notre confession et provoquer chez quelques-uns le ferme-propos sans lequel toute confession est nulle.

Vous me permettrez maintenant, Monsieur le Président, de sortir d'un domaine trop général où, peut-être, en batifolant, j'ai trouvé le moyen d'être désagréable, pour entrer sur un terrain plus particulier et qui est celui que je dois couvrir. Je veux parler des opérations de l'année qui expliqueront, du reste, les grandes lignes que je viens de tracer en des tons probablement un peu trop vagues.

Mais avant de m'avancer dans ce champ où a fleuri la moisson de l'année, qu'il me soit permis, M. le Président, de m'incliner avec vous et avec tous les membres de notre société sur une tombe que nous avons fermée à l'aube de l'année qui finit.

Deux des nôtres sont déjà tombés sur la route parcourue. L'année dernière, nous fermions la tombe de notre premier trésorier, feu Joseph Patry, et, cette année, c'est Edmond LeMoine, un de nos membres fondateurs, dont nous avons suivi le convoi au cimetière, le 9 janvier dernier. Nous avons perdu en lui un de nos membres les plus dévoués, les plus assidus, les plus distingués, et Québec a pleuré la perte d'un de ses meilleurs artistes. Edmond LeMoine, comme on a pu le voir, grâce à l'une de nos dernières manifestations de l'année, a laissé une œuvre considérable qui dit son amour du travail et qui reflète sa personnalité. Il a fait des portraits et des tableaux de genre dont la plupart sont inspirés de la vie si belle et si noble de nos campagnes canadiennes. La simplicité et l'exactitude sont les principales qualités du peintre; et ce furent les vertus d'Edmond LeMoine intime. On a apprécié dans les tableaux de LeMoine non pas la reproduction de la nature mais la façon dont la nature canadienne était interprétée, le sentiment personnel qu'il y a mis, sentiment original, distinct de la foule. Edmond LeMoine, plus personnellement, nous aura légué la mémoire d'un excellent camarade, d'un homme de culture.

Qu'il me soit maintenant permis, M. le Président, d'entrer de plein pied dans le détail des opérations de l'année qui finit. A vrai dire, elles n'ont pas été aussi nombreuses que par les années précédentes mais elles ont été à mon sens, qu'on me permette l'expression, plus substantielles. Nos vacances ont été peut-être plus longues que nous l'aurions voulu. Les villégiatures et un redoublement de travail dans la tâche quotidienne de ceux qui ont assumé la responsabilité ardue d'organiser nos diverses manifestations, en sont les causes très explicables. Cependant la reprise de nos activités à la fin de septembre, nous a trouvé plus enthousiastes que jamais et nos manifestations se sont tout de suite succédées avec une rapidité vraiment encourageante.

La première de nos séances publiques de l'année a été un concert-conférence qui a eu lieu à l'Hôtel-de-Ville, le 16 décembre, 1921. Le conférencier de la circonstance a été M. Nérée Tremblay, professeur de l'Ecole Normal Laval qui avait

pris pour sujet: "Un examen de conscience littéraire". L'hôte d'honneur était M. le juge Choquette. Le programme musical était rempli par Madame Georgette T. Robitaille, au piano, et par M. Camille Duguay qui a donné "Vœux Suprêmes" et un groupe d'airs canadiens, avec M. Roland Gingras au piano d'accompagnement.

Le 22 janvier 1922, à l'Auditorium, grande soirée de gala dramatique et musicale sous la direction artistique de Madame Georgette T. Robitaille. Un groupe d'amateurs interprète une comédie de Gabriel Marchand, intitulée: "Erreur n'est pas compte" et Madame Robitaille donne un récital de piano; il y a ensuite interprétation d'un opéra de salon, les "Revenants Bretons" par un autre groupe d'amateurs.

Le 7 février, à l'Hôtel-de-Ville, autre concert-conférence. M. J.-Ed. Fortin, avocat et journaliste, de Beauceville, donne une causerie sur "les nôtres dans l'Ouest". M. G.-C. Picher préside et M. Avila Bédard, vice-président, remercie le conférencier. M. Raoul Dionne donne "Au pays d'Holmès" avec Melle Thérèse Bernier au piano d'accompagnement. M. Charles Magnan, au piano, exécute "En Courant" de Benjamin Godard.

Le 16 février, au Restaurant Bertani, premier dîner-causerie de la Société des Arts, Sciences et Lettres. M. Avila Bédard préside et l'hon. L.-A. David, Secrétaire Provincial, donne une causerie sur notre essor intellectuel. M. Onésime Gagnon remercie le conférencier.

Le 25 février, à une séance d'études du samedi, M. G.-C. Picher, président de la Société, donne aux membres quelques impressions d'un voyage en Suède.

A l'Hôtel-de-Ville, le 15 mars, M. Henri Ortiz, gérant de la ville de Grand'Mère fait une conférence sur la gérance des villes, sous les auspices conjointes de la Société des Arts, Sciences et Lettres et de l'Institut des Ingénieurs du Canada, section de Québec. M.M. G.-C. Picher et A.-E. Doucet, ingénieur civil, président, M. Boulianne, accompagné par Melle Thérèse Bernier, interprète deux chansons.

A l'Ecole des Beaux-Arts, le 12 mars, M. Jan Bailleul, professeur de sculpture, donne aux membres de la Société, une causerie intitulée: "L'histoire d'une statue". M. Alonzo Cinq-Mars remercie M. Bailleul.

Le 24 mars, autre causerie devant les membres de la Société par M. G.-E. Marquis, sur l'histoire de la statistique. M. Ivan Vallée préside cette réunion.

Le 17 avril une quarantaine de membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, la plupart accompagnés de leurs épouses font une excursion à la cabane à sucre, à Beaupré.

A l'Hôtel Saint-Roch, le 2 mai, nouveau dîner-causerie. M. le juge Adj. Rivard parle des poètes décadents. M. Geo. Morisset préside et M. C.-J. Magnan remercie le conférencier. Un programme musical est rempli par M.M. Placide et Laurent Morency, par M. Raoul Dionne et Alonzo Cinq-Mars.

Du 2 au 9 septembre, grande exposition de peinture organisée par notre société et qui se tient dans une salle du Palais Central du Parc de l'Exposition Provinciale. Plusieurs centaines de tableaux de professionnels et d'amateurs

ront exposés et remportent de beaux prix. M. Georges Duquet a été l'organisateur dévoué et compétent de ce salon qui obtient un grand succès.

Le 26 octobre, il y a eu concert-conférence à l'Hôtel-de-Ville. M. J.-D. Dufour, professeur à l'Ecole Normale de Sherbrooke, a été le conférencier de la circonstance; il a traité de l'enseignement classico-ménager. M. Geo. Morisset présidait cette séance dont la partie musicale a été remplie par Melle M.-A. Fortier, et M. Dominique Fortier, fils et fille de M. Joseph Fortier, ancien organiste de Saint-Roch, qui ont exécuté au piano la "Barcarolle" de Nevain et la 2ème Rhapsodie Hongroise de Liszt, et par M. Geo. Chouinard, également au piano. M. le juge Pouliot était l'hôte d'honneur.

Le dimanche, 29 octobre, c'est la Société des Arts, Sciences et Lettres qui a officiellement inauguré la Semaine du Livre canadien à Québec, par une soirée qui a eu lieu à l'Hôtel-de-Ville, avec le patronage de la section québécoise de l'Association des Auteurs Canadiens.

Deux causeries ont été données sur le livre canadien, l'une par M. l'abbé H. Courchesne professeur de pédagogie à l'Ecole Normale Supérieure, et l'autre par M. Alphonse Désilets. La musique a été fournie par Melle M.-A. Fortier et Dominique Fortier. M. l'abbé Ivanhoe Caron présidait cette séance.

Le 13 novembre, notre Société lançait dans le public des invitations pour une exposition des œuvres de feu Edmond LeMoine qu'elle avait organisée avec le concours de M. René LeMoine, dans une salle de la nouvelle annexe du petit séminaire de Québec. Cette exposition s'est terminée, le 27 du même mois, par une causerie faite sur les peintres canadiens, par M. Hormisdas Magnan.

Elle comprenait 172 tableaux, esquisses et portraits; plusieurs milliers de personnes ont visité cette exposition, entre autres, l'hon. L.-A. David, Secrétaire de la province, qui s'en est déclaré enchanté. M. Geo. Morisset a souhaité la bienvenue à M. David et M.R.-A. Benoit le remercia. A cette occasion, durant toute l'exposition, les journaux de Québec ont publié les articles les plus élogieux à l'adresse de M. LeMoine et de notre société.

Le 21 novembre, à l'Académie Commerciale de l'Avenue Chauveau, sous les auspices de notre Société et avec le concours du Cercle LaSalle, M. Ernest Bilodeau, chroniqueur bien connu, donnait devant plusieurs centaines de personnes quelques-unes de ses impressions du Congrès Eucharistique de Rome. M. Geo. Morisset a présidé et M. Henri Myrand, du Cercle LaSalle, a remercié le conférencier. La fanfare de l'Académie a interprété plusieurs morceaux de son répertoire. L'hon. M. Thomas Chapais était l'hôte d'honneur de la circonstance.

Enfin, pour terminer l'année, rappelons que le 2 décembre, notre Société conviait ses membres à une jolie fête aux huîtres à l'Hôtel Saint-Roch. Il y a eu à cette occasion chant, musique et déclamation, par des membres de la Société avec le concours de M. Geo. Chouinard, organiste de Saint-Cœur-de-Marie, et de M. Létourneau, de l'Ile d'Orléans.

Il ne faut pas oublier que c'est au cours de cette année,—janvier, 1922,—que a Société des Arts, Sciences et Lettres a décidé, à la suite d'un contrat entre elle et la Société du Terroir Eng., de reprendre la publication du *Terroir*, son organe, qui était suspendue depuis dix-neuf mois; cette publication fut reprise, effectivement, le même mois, pour se continuer régulièrement jusqu'à date avec un grand succès.

Le *Terroir* est l'une de nos plus permanentes et de nos plus efficaces manifestations.

Voilà donc, M. le Président, dans ses grandes lignes, le bilan de notre société pour 1921-22. Encore qu'il y ait eu vacances prolongées, apathie générale, négligences de certains côtés, peu de sociétés du genre de la nôtre peuvent produire d'aussi substantiels états de service. Le fait est que la Société des Arts, Sciences et Lettres a été l'une de celles dont il a été fait le plus souvent mention dans les journaux au cours de l'année. Elle est peut-être aussi l'une de celles qui se sont le plus rapidement développées. Pour être complet dans nos comptes, disons qu'elle comprend présentement 144 membres. Notre société avec un pareil bilan, avec un effectif de ce chiffre, a droit de compter pour quelque chose dans le mouvement intellectuel de notre ville. J'ai déjà noté que le gouvernement de la province a reconnu son importance et son efficacité; et c'est comme une consécration officielle de son existence et de son utilité.

Rappelons que son objet, plutôt ingrat, est de produire et d'encourager, de développer les talents et les aptitudes de ceux de chez nous. Nous aurions bien pu souvent provoquer de sensationnelles manifestations publiques en invitant quelques artistes étrangers de haute réputation, quelques conférenciers d'envergure à se faire entendre sous les auspices de notre société; mais tel n'était pas son objet; et nous avons sacrifié souvent des succès assurés pour nous conformer au but que nous visions: produire, encourager ceux de chez nous qui ont quelque talent. Nous aurions bien pu user du tintamare, un peu, beaucoup barnumesque, de certaines sociétés soi-disant canadiennes, mais d'origine et de tendances américaines, ayant pour but indirect, encore que leur programme soit superficiellement d'esprit canadien, de nous faire mordre indirectement à l'appât trop séducteur de l'américanisme; nous ne l'avons pas voulu. C'est que nous voulons que notre société soit une société bien de chez nous, de l'esprit de chez nous, de l'esprit de notre race, avec ses aspirations les plus pures et la conception la plus logique que nous nous faisons de notre survivance française. Les nôtres d'abord, les nôtres ensuite, les nôtres toujours. Perfectionnons-les, mais qu'ils soient toujours les nôtres.

Tel doit être l'objet, M. le Président, et vous en êtes convaincu, de notre société. Tel a été l'esprit de sa fondation; telle est sa fin.

Il me reste maintenant, M. le Président, un agréable devoir à remplir. C'est celui de remercier, au nom de la Société, tous ceux qui, au cours de l'année, ont plus particulièrement prêté leur concours dans l'organisation des diverses mani-

festations dont je viens de dresser la liste aussi fidèlement que possible. Au tout premier rang de ceux-là, je dois mentionner les noms de M.M. Geo. Morisset et G.-E. Marquis, secrétaire-correspondant et trésorier, dont le dévouement sans borne et le travail incessant ont assusé, je puis le dire sans exagération, la vie de notre société. On les a vus constamment sur la brèche, veillant à tout, organisant tout avec un désintéressement dignes de tous les éloges. Ceux-là ont bien mérité de notre société; je le proclame avec connaissance de cause. J'aime de plus à mentionner, plus particulièrement que c'est grâce à des sacrifices autres encore que ceux de leur temps et de leur travail, que M.M. Morisset et Marquis ont pu maintenir la publication du *Terroir*.

Je ne voudrais pas que des caprices involontaires de mémoire me fassent commettre des injustices en citant encore des noms qui pourraient souligner l'omission d'autres. Mais on trouvera qu'il serait injuste de ne pas mentionner particulièrement, ici, les noms de M.M. Geo. Duquet, et Hormisdas Magnan, qui ont été d'un si précieux concours dans le succès de nos deux expositions de peintures de l'année, et celui de M. Narcisse Savoie pour le grand dévouement qu'il a mis dans l'organisation de nos diners-causeries.

Enfin, nous devons exprimer nos remerciements sincères à tous ceux qui nous ont aidé de quelque façon que ce soit, comme le premier ministre de cette province pour l'octroi généreux qu'il nous a accordé et son dévoué secrétaire, M. R.-A. Benoit, pour avoir exposé avec une éloquence dont les résultats n'ont pas tardé, notre cause auprès du chef du gouvernement; le Secrétaire Provincial, l'hon. L.-A. David, qui a aussi généreusement octroyé notre premier salon de peinture; M. le maire Samson et M.M. les Commissaires de l'Exposition Provinciale de Québec pour la généreuse hospitalité qu'ils nous offrent dans leurs bureaux depuis cinq ans; enfin tous ceux et toutes celles qui de près ou de loin ont participé de quelque manière que ce soit à nos manifestations publiques.

Enfin, M. le Président, pour terminer, vous me permettez bien l'expression d'un désir personnel. Notre Société n'a pas consacré le principe ni la pratique du Secrétariat perpétuel. Aussi, après cinq années de services pendant lesquelles, je le reconnais, la bonne volonté et le désir de voir prospérer notre œuvre n'ont pas empêché les faiblesses, j'ai cru qu'il était temps non pas de me retirer dans ma tour d'ivoire laquelle est encore bien haute dans les nuages, ni de dormir sur des lauriers très problématiques, mais de céder ma place à un autre en infusant ainsi du sang nouveau dans les veines de notre société qui ne s'en portera que mieux. Vous voudrez bien croire, M. le Président, qu'en agissant ainsi j'obéis au désir de servir encore plus utilement notre société.

CARTE D'AFFAIRE DES MEMBRES

DE LA

Société des Arts, Sciences et Lettres

Dr J.-O. DUSSAULT

Ex-élèves des hôpitaux de Paris
MEDECIN

417 rue St-Jean, - Québec

Tel. 1909 Tel. à Lévis 469-J

L. AUGER

ARCHITECTE

Bureau: 89 rue St-Jean, - Québec

Tel. 7196

HECTOR LAFERTÉ

AVOCAT, C. R., M.P.P

14 rue St-Pierre, - Québec

Tel. 3774

C. J. CID

Propriétaire de l'Avertisseur d'in-
cendie, (Cid Fire Alarm
System)

99 rue ST-JEAN, - QUEBEC

Tél.: Bureau, 2993-W Rés., 1747-W
83 D'Auteuil

PAUL FONTAINE

LL. L., L. Ph. D. S. P.
AVOCAT

111 Côte de la Montagne, - Québec

Tel. 2153

Dr ALPHONSE DION

CHIRURGIEN-DENTISTE

24 Côte du Palais, - Québec

Heures de bureau: 9 à 12 hrs a.m.;
2 à 5 hrs p.m. et 7 à 8 hrs p.m.

Tel. 5003

ARTHUR LESAGE

COURTIER

71 rue St-Pierre, - Québec

Tel. 4495

Dr J.-ED. MIGNEAULT

OCULISTE

111 rue St-Joseph, - Québec

Tel. 903

Dr P.-H. BÉDARD

SPECIALITE: MALADIES DE
LA PEAU

236 rue St-Jean, - - Québec

Tel. 430

Bernier & de Billy

AVOCATS

111 Côte de la Montagne, Québec

-: Encourageons les nôtres :-



Vous désirez des

CHOCOLATS?

Demandez les

CANDIAC

Ce sont les meilleurs

Notre devise, comme nos produits, se résume en
un seul mot:

EXCELLENCE

*Bonbons Candiac
(Canada) Limited*